

FIGARO ILLUSTRÉ

La jeune fille au voile blanc

Tableau de JEAN PATRICOT



PUBLICATION MENSUELLE

23^e Année — N^o 186^{bis}

Septembre 1905

26, RUE DROUOT (IX^e)

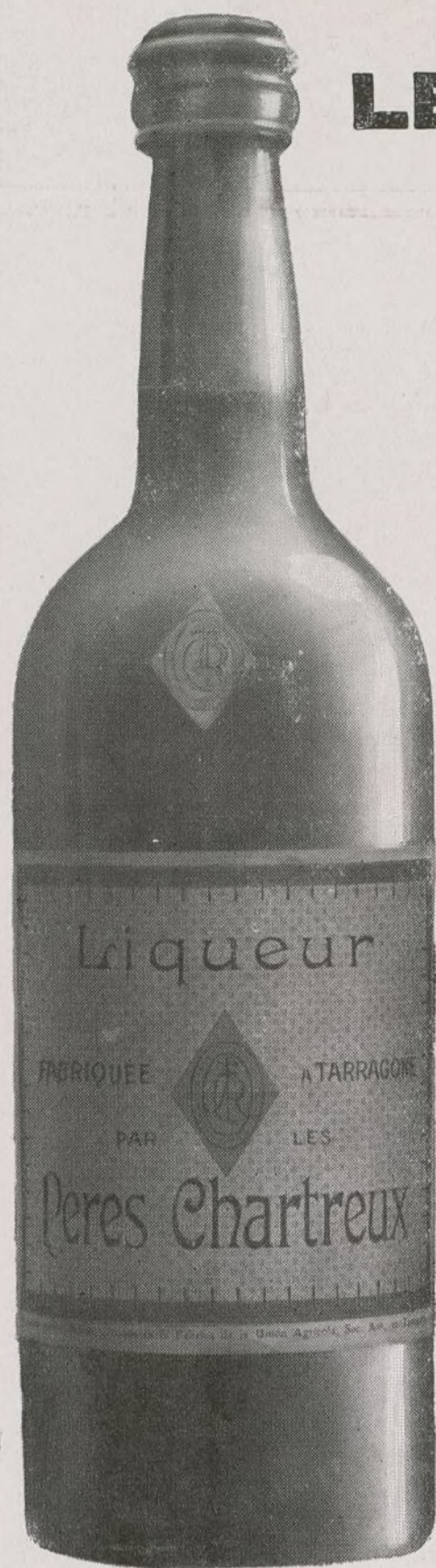
Ayuntamiento de Madrid

Abonnement d'un an :

France 36 francs

Etranger (Union postale) 42 —

PRIX { 3 FRANCS;
ÉTRANGER : 3 FR. 50



LE PROCÈS DES CHARTREUX

On lit dans le "TEMPS" du jeudi 1^{er} Juin 1905 :

Nous avons entretenu nos lecteurs du procès pendant entre le liquidateur des Chartreux et l'Union Agricola, et du jugement rendu par le tribunal de Grenoble, le 18 mai 1905. Cette décision proclame que la nouvelle étiquette des Pères Chartreux ne constitue ni une contrefaçon, ni une imitation de l'ancienne étiquette de la Grande-Chartreuse, ni une usurpation de nom, les Pères Chartreux étant restés propriétaires de leur nom. Le tribunal est déclaré incompetent sur la demande en concurrence déloyale. Ce jugement qui relève de nombreux documents à l'appui de la thèse qu'il consacre, s'appuie sur des motifs intéressants à connaître et qui donnent une physionomie spéciale à ce procès : il déclare que « le liquidateur des biens de la congrégation des Chartreux est bien en possession de la marque de la Grande Chartreuse, mais les produits qu'il fait fabriquer à Fourvoirie, et qu'il livre au public sous cette marque, ne sont pas ceux que les Pères Chartreux ont fabriqués » suivent leurs procédés de fabrication et ont vendu jusqu'à leur expulsion du couvent de la Grande-Chartreuse; que par application de la loi du 1^{er} juillet 1901 la marque de la Grande-Chartreuse a bien pu rester entre les mains du liquidateur de la congrégation » discute et expulsée, mais les secrets ou procédés de fabrication ont été emportés par les Chartreux, comme une propriété insaisissable, du moment où les procédés non brevetés demeurent inconnus, et la marque s'est ainsi trouvée séparée du produit dont elle avait jusqu'alors garanti la provenance ».

Il résulte de ce jugement que la **Véritable Liqueur des Pères Chartreux** est seule celle fabriquée par les Pères à Tarragone (Espagne) où ils ont installé leur établissement après l'exil de la Congrégation.

La bouteille dont la gravure réduite est ci-contre, est donc désormais pour le consommateur l'image exacte de celle qui contient les bienfaits produits des Pères, et c'est cette bouteille qu'il faut réclamer à tous les marchands et détaillants.

Publicité et clichés HUGUET, MINART & C^e
4, Rue Scribe, Paris



RÊVE D'OSSIAN PARFUM PÉNÉTRANT

L. LEGRAND

11, Place de la Madeleine
PARIS

POURQUOI MESDAMES

la plupart d'entre vous sont-elles pâles, amaigries, souffrent-elles de crampes d'estomac, de maux de tête? C'est qu'elles sont affligées toutes de **PERTES BLANCHES**, ce pénible malaise si grave pour la femme.

Pour vous en guérir radicalement, écrivez à M. REY, pharmacien à Thizy (Rhône), qui vous enverra gratuitement la notice explicative de son nouveau traitement infaillible.

Hygiène de la Bouche et de l'Estomac

Après les repas, 2 ou 3

PASTILLES VICHY-ÉTAT

facilitent la Digestion

Se vendent en boîtes métalliques scellées

1 fr., 2 fr. et 5 fr., portant la MARQUE DE GARANTIE

VICHY-ÉTAT

1720 - 1760
CHOCOLAT LOMBART
Au Fidèle Berger
CHOCOLATS
BONBONS
CONFISERIE FINE
DRAGÉES BAPTÊMES
9, Boulevard de la Madeleine
USINE ET BUREAUX
75 Avenue de Choisy
PARIS

PARFUM **ASTRIS** PARFUM
L. T. PIVER
PARIS

GOUTEZ
les délicieuses
CONSERVES
de la
MARQUE
"LA CALIFORNIE"
Étiquettes jaunes.
IMPORTATION
DIRECTE
10, Faubourg Poissonnière
PARIS.

Fabrique de Montres.
en tous genres
SPÉCIALITÉ DE
MONTRES RICHES
HAUTE
Précision
Comptoir général d'Horlogerie
BESANCON (Doubs)
Envoi franco
CATALOGUE ILLUSTRÉ
Montres, Bijouterie et Pendules

SAVON DENTIFRICE VIGIER
Le Meilleur Antiseptique. — Ph^o 12, B^e Bonne-Nouvelle, Paris.

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE
CAPITAL : 150 MILLIONS — Le titre de Crédit pour VOYAGES — Location de Cofres-Forts. — Agences dans les VILLES d'EAU

LES CAPSULES **APIOL**
DES DRS
JORET & HOMOLLE
GUÉRISSENT LES DOULEURS, RETARDS,
SUPPRESSIONS DES ÉPOQUES
Le Ph^o 450 F^o. Ph^o S^o GUIN, 165, Rue St Honoré, Paris

VEILLEUSES FRANÇAISES
FABRIQUE A LA GARE
JEUNET Fils
Successeur de son Père
Toutes les boîtes
portent un timbre seo
JEUNET, INVENTEUR
Se trouvent dans toutes
les bonnes maisons d'Épicerie et
de Quincaillerie

Luxuriance des **SEINS**
EN 2 MOIS
par les **PILULES ORIENTALES**
Les seules qui développent, raffermis sent,
reconstituent les SEINS, effacent les
saillies osseuses des épaules et donnent au
Buste un gracieux embonpoint. Bienfaitantes
pour la santé. — Approuvées par les célèbres
médecins. — Résultat durable.
FLACON avec NOTICE : 6 fr. 35 FRANCS
RATIE, Ph^o 5, Passage Verdeau, Paris (9^e)
Dépôts: Bruxelles, Ph^o SAINT-MICHEL,
Genève, Droguerie CARTIER & JORIN.

Pour tous renseignements, prix et conditions concernant la
Publicité du commerce
dans tous les journaux, Négociants et Particuliers ont intérêt à s'adresser à
HUGUET, MINART & C^e
4, rue Scribe, Paris. Téléph. 112.45 & 280.88
régisseurs de toute la publicité de la plupart des grands illustrés et périodiques, et qui four-
niront gratuitement devis et renseignements de détail ainsi que tous avis et conseils utiles.

Lits, Fauteuils, Voitures et Appareils mécaniques
pour Malades et Blessés
DUPONT
Fabricant breveté S. G. D. G. — Fournisseur des Hôpitaux
10, Rue Hautefeuille (près l'École de Médecine)
PARIS
LES PLUS HAUTES RÉCOMPENSES AUX EXPOSITIONS FRANÇAISES
ET ÉTRANGÈRES
FAUTEUIL avec grandes
roues caoutchonnées m^o
par 2 manivelles.
FAUTEUILS-PORTOIRS
de tous systèmes.
VOLTAIRE ARTICULÉ
avec tablette-appui
pour malade oppressé.
Exposition Universelle, Paris 1900, 2 médailles d'or
Lille, 1902
Reims, 1903.
St-Louis (États-Unis), 1904
SUR DEMANDE, ENVOI FRANCO DU GRAND CATALOGUE ILLUSTRÉ
AVEC PRIX, CONTENANT 423 FIGURES. — Téléphone 819-87

LE HAMMAM
BAINS TURCO-ROMAINS
Hydrothérapie complète
18, rue des Mathurins à l'angle de la Rue Auber
(PRÈS L'OPÉRA ET LA GARE ST-LAZARE)
Nous n'avons pas ici à faire une description du Hammam
aujourd'hui si connu et considéré à si juste titre comme
une des plus intéressantes curiosités Parisiennes. Il est
aujourd'hui entré complètement dans les exigences de la
vie quotidienne et ce que l'on est convenu d'appeler le
Tout-Paris a consacré sa réputation.
Un confortable à nul autre pareil, un luxe oriental du
meilleur goût. Véritable réminiscence de l'Alhambra, tel
est le Hammam, on s'y laigne de toutes les façons, on y
détend, on y dîne, on s'y délasse, on y rétablit l'électri-
cité des muscles, on y reprend des forces. On pourrait-on
trouver mieux?
Fréquentez le Hammam et vous aurez toujours une
excellente santé, comme le dit le salut turc **ARAK - TAIEB**
« Que la transpiration te donne la santé »

FIGARO ILLUSTRÉ

NUMÉRO
186 BIS

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

RÉDACTION, ADMINISTRATION, 26, RUE DROUOT, PARIS
Les annonces sont reçues
chez MM. HUGUET, MINART & C^{ie}, 4, Rue Scribe

ÉTRANGER, Union postale
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

SEPTEMBRE
1905



NOUVELLE
INÉDITE PAR
CHARLES-HENRY
HIRSCH

— Nous sommes tous des bourgeois, affirma Jacques Serriès, pour conclure.

Un poing brandissant une pipe énorme creva le nuage de fumée au centre duquel Valère Hoque avait médité sa réponse au discours net de son ami.

— Allons, Hoque, tu vas encore marcher! fit une voix railleuse. — Te fais pas de mousse... Serriès dit ça pour te faire monter!

— Bien sûr! Elle a raison, Caro! cria le fausset de M^{lle} Mignon.

— Et Mignon a raison! prononça Marc de Tassy allongé, entre les deux femmes, sur le divan.

Ils ne convainquirent point Hoque de la vanité d'une riposte :

— C'est encore de la littérature, Serriès!... Vous la mettez à toutes les sauces, vous, les poètes! Moi, je vais te citer un mot de littérateur qui te condamne... « J'appelle bourgeois quiconque pense basement... » Ah, ne réponds pas, mon vieux! c'est de FLAUBERT, ça... un de tes dieux!

De nouveau, la pipe et la face du sculpteur disparurent derrière un jet de fumée blanche, et l'on ne vit plus que ses coudes sur les appuis du fauteuil d'osier, son ventre plat, et ses jambes croisées sous lui, à la mode de Bagdad et de Montmartre.

Froidement, Serriès répliqua :

— FLAUBERT n'a jamais pensé basement, et FLAUBERT,

qui est le plus admirable prosateur français, fut un grand bourgeois normand.

— Vous n'êtes pas chic, M. Serriès, reprocha M^{lle} Mignon. Vous allez encore exaspérer Hoque, et il sera de mauvaise humeur en rentrant...

— Laisse-nous causer, la petite, c'est pas ton tour...

— Si Marc me commandait sur ce ton-là, j'aurais vite fait de me faire la paire!...

— Une paire d'ailes... comme les oies et les anges! dit M. de Tassy, afin de prouver que M^{lle} Caro se vantait, de prétendre lui imposer par droit de conquête amoureuse.

Elle se retourna, avec une souplesse de chatte, et, prenant à deux mains la jolie figure de l'insolent, elle se jeta contre lui :

— Oie! Tu as dit : « oie »!... Ange, je veux bien... et encore!... Mais, « oie », ah! non, par exemple!... pas devant des personnes!...

— Caro! Caro!

M. de Tassy suffoquait sous les baisers. Elle continuait de l'en étouffer. Et leur discordance cessa, dans un double éclat de rire, sonore, jeune, aérien.

M^{lle} Mignon les regardait; et elle regardait la longue barbe de son Valère, qu'elle eût tant aimé mordiller pour se défendre des brusqueries dont il la blessait parfois :

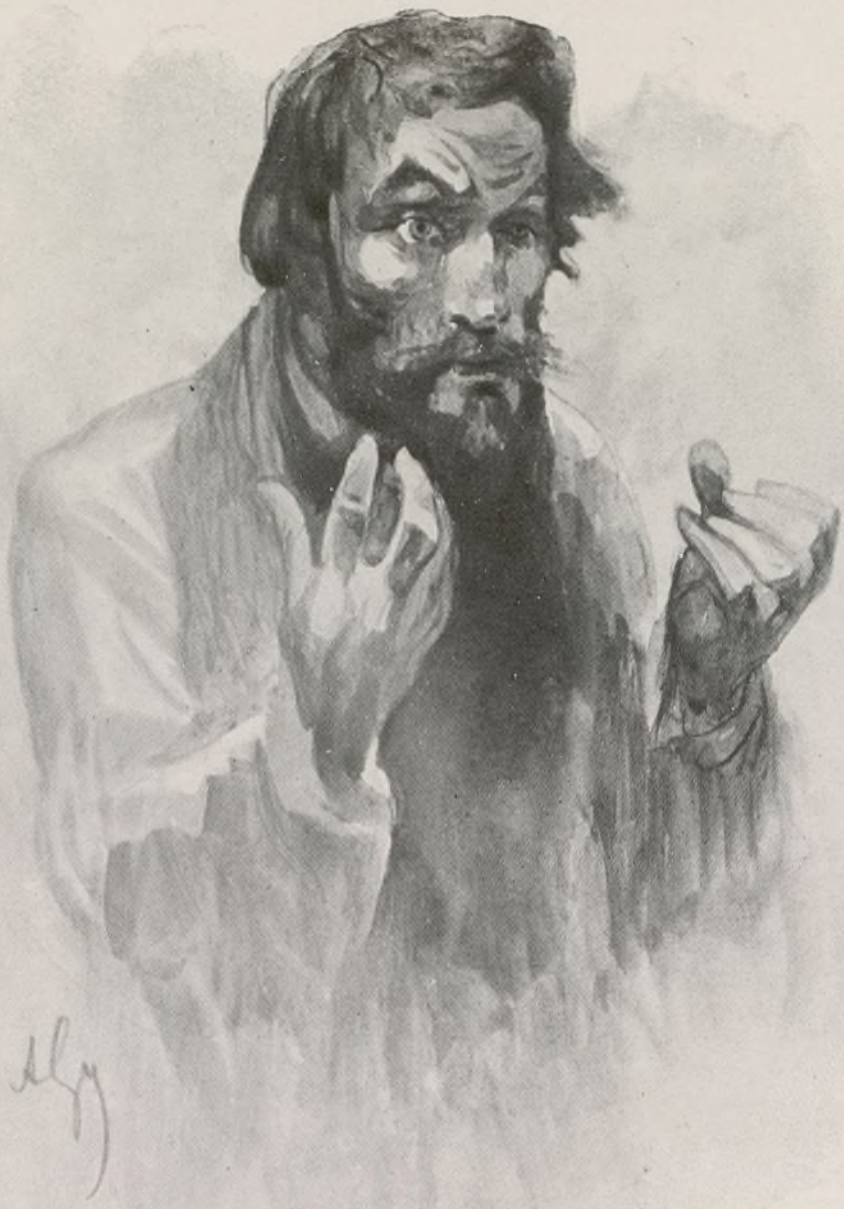
— Le voilà, le bonheur, Hoque... Regarde-les...

Elle ajouta, plus bas, les yeux cherchant ses yeux à lui,

ILLUSTRATION

DE A. GUMERY

FIGARO ILLUSTRÉ



à travers l'ombre, la fumée; et des souvenirs tendres lui montaient du cœur :

— On a été comme eux, tu te rappelles ?

A l'abri du nuage qu'il suscitait autour de lui, régulier comme une machine, Hoque haussa ses grêles épaules, ému peut-être. Cependant, pour n'en rien laisser deviner :

— C'est bon !... Pas de romance, Mignon !... Tiens, prends plutôt ma pipe qui se vide...

Elle se leva. Son pas lourd fut d'une servante très humble.

Quand elle entra dans

le rayonnement de la lampe fixée au plafond haut de l'atelier, la merveille sculpturale de son corps apparut, et son visage que la tristesse purifiait. Elle eut, naturellement, pour prendre la pipe vulgaire, le geste grave de Minerve inspiratrice.

— Tonnerre !... que tu viens d'être belle ! s'exclama le sculpteur.

Elle suspendit sa marche, comme elle s'éloignait déjà, et, d'un mouvement vif, elle tourna la tête. Il connut le sens du sourire navré qu'elle lui adressait :

— Bien sûr qu'on s'aime aussi tous les deux, et fort ! ma Mignon...

Réconfortée, elle vint l'embrasser pour cette confession publique; puis, elle alla vider la pipe, la heurtant à petits coups secs contre le cendrier du poêle.

— Bravo, Hoque ! applaudit M^{lle} Caro.

Il se tirait la barbe, honteux de s'être montré gentil, appréhendant la raillerie des autres.

M. de Tassy s'intéressait exclusivement à tendre les boucles courtes de sa maîtresse, pour les voir s'enrouler d'elles-mêmes et vibrer, pareilles à des ressorts de cuivre. Accoudé sur un coin de table, l'index à la tempe, Serriès rêvait, piquant d'une multitude de points d'encre une feuille de papier vierge.

— Oui, le bonheur, c'est d'aimer ! reprit le sculpteur. — Ce n'est pas neuf comme formule... mais je ne donnerais pas celle-ci pour la plus belle phrase de ton discours de tantôt, Serriès...

Le poète opinant, il rouvrit le débat abandonné :

— Et c'est notre manière d'aimer qui est la vraie... Un bourgeois, ça ne peut pas sentir comme nous... ça ne voit la beauté nulle part... ni dans un ciel... ni dans une forme... dans la matière ou le geste qui l'anime !... Ce que j'ai ressenti tout à l'heure, en voyant Mignon avancer dans la lumière, je défie qu'un bourgeois l'ait jamais éprouvé !... Il m'a semblé que de la beauté sortait de mes doigts !... J'ai conçu l'œuvre, je l'ai réalisée, j'en ai joui... et ça, dans pas même une minute !... Mon vieux, je touchais l'humidité de la glaise... je sentais l'arête de l'ébauchoir contre ma paume... et je croyais caresser le marbre poli... froid... son grain serré !... Que je retrouve mon émotion, et je ferai mon œuvre... une machine épatante !... Et d'abord, je m'y mets,

dès demain, et faudra bien que ça vienne, quand le diable s'en mêlerait !

Il pétrissait une argile illusoire, les pouces avancés. L'expression violente de sa bouche décelait un effort créateur. Le génie brûlait dans ses prunelles jaunes comme de claires topazes.

Sans discontinuer son jeu qui énervait délicieusement M^{lle} Caro, M. de Tassy plaisanta :

— Ah ! Hoque... mon bon Hoque !... Tu me fais du bien !... Chaque matin, je me dis : « c'est pour aujourd'hui » !... J'ai ma symphonie en train... « une machine épatante », comme tu dis !... Je me mets au travail... les idées naissent... j'écris... les notes s'accrochent aux portées... c'est un essaim de mouches prises à la glu... Caro éternue... Je vais... par politesse... lui souhaiter que Dieu la bénisse... Elle est jolie... et pas beaucoup vêtue... quand elle n'est pas tout à fait couchée... Ça me retient !... ça me grise !... Je finis par retourner à ma table de travail... Ma plume grince, crache... Les idées ont fichu le camp... Je me mets au piano, par hygiène mentale... Le rire de BACH chante, la volupté douloureuse de SCHUMANN sanglote, la voix de BEETHOVEN s'enfle, lamente ou gazouille... Quand je revois ensuite ma pauvre musique... je pense que Caro est à côté... et je vais vérifier que le bonheur habite ses bras !...

— Ah, chéri ! remercia M^{lle} Caro, qui ne comprenait pas toujours la réticence ironique.

Valère Hoque alluma la pipe que M^{lle} Mignon venait de bourrer pour lui.

— Je retourne à mes moutons, commença Jacques Serriès : le bourgeois a les mêmes joies que nous... car il n'y a que des hommes... NIETZSCHE a inventé le surhomme pour la séduction du mot. Tout être se surpasse à quelque moment de sa vie... Le bonheur, est-ce d'aimer ? Peut-être ?... et peut-être non ?... On a conscience du bonheur dès qu'il n'est plus ou tend à s'éloigner... Auparavant, on s'y habitait, on en jouissait dans l'inconscience... Par le moindre effort de volonté, on l'aurait retenu sans doute, et il passe, entraînant le sourire... Il y a une pincée de cendres au lieu du feu de joie qui nous réchauffait l'âme... L'amertume du regret corrompt en nous jusqu'à son souvenir et nous n'avons plus la force de contempler sa fuite ! Pourtant, on réussirait d'un seul regard sincère et triste, à la suspendre, à le ramener, pour l'orientation définitive de notre destin...

— Tu parles ! soupira l'amie bouclée de M. de Tassy.

Depuis cinq minutes déjà, elle le suppliait de l'emmener. Sans méconnaître l'intérêt des ratiocinations philosophiques, elle leur préférerait des billevesées moins

abstraites. Son intelligence était

proprement l'instinct du

chaton capricieux et

cruel par besoin

d'exercice. Elle

secoua drôlement

sa tête frisée, et le

musicien ne bou-

geant pas pour le

départ désiré, elle

se mit à mordre,

une à une, les

boules de corail

de son collier.

Serriès se

taisait, par crainte

d'ennuyer ses

hôtes.

M^{lle} Mignon



le pria de reprendre, en termes si flatteurs que les deux hommes s'associèrent à ce désir imprévu.

— J'ai tout dit... ce sont des idées anciennes d'ailleurs...

— Allons, Serriès, continue... pour Mignon, si ce n'est pour Tassy ni pour moi...

Hoque décroisa ses jambes; il les allongea, le dos appuyé au fauteuil, prêt à écouter, et d'épaisses volutes, issues de sa bouche ouverte en o, se formèrent en ellipses bleuâtres, qui montaient, se brisaient, dissoutes dans la clarté.

— Mais vous savez cela comme moi, voyons!... Toi, Hoque, et Tassy, et Mignon, la Beauté vivante!... Ainsi, je parlerais volontiers pour Caro toute seule...

— Chouette! prononça M^{lle} Caro, exaspérée.

De nouveau, la sonnette tinta. Quelle main discrète l'agitait si timidement?... Serriès traversa l'atelier.

— C'est peut-être le bonheur qui a pitié de quelqu'un d'entre nous?... dit-il.

Cela importait moins à M^{lle} Caro, que de partir sur le champ. Elle insista auprès de M. de Tassy :

— Allons, Marc, faut se trotter; il est une heure du matin!...

II

— Jacques!

— Simone!... Vous, chez moi!...

On n'entendit plus, après, qu'un chuchotement.

Anxieuse, Mignon se rapprocha de Hoque. Il s'était arrêté



— ... mais Caro a envie d'aller se coucher...

— Tout de même, Serriès, mes quinze ans sont loin s'ils courent encore!... Je ne suis pas plus bête qu'une autre... vous savez!

— Basta!

Sur cette injonction corse de M. de Tassy, elle se jeta la face contre le divan et bouda tout à fait.

— Je suis plein de mon sujet, reprit le poète. — Oui, j'ai, moi aussi, la « grande machine » en chantier... Ça débute par une histoire renouvelée des Persans... Limpide et profonde, elle nous mettra tous d'accord ce soir, par la façon dont elle s'adapte à ce que, tour à tour, nous avons dit... Ce conte d'Orient est plein de soleil et de jeunesse... Il me rendra l'amitié de Caro... Il s'appelle : *Quelqu'un frappe à la porte*...

Or, la sonnette, à ce moment, tinta.

M^{lle} Caro se mit sur son séant. Et, tous, ils se regardèrent les uns les autres, émus par cette coïncidence : aucun n'osait parler ni bouger.

de fumer. M. de Tassy tortillait sa naissante moustache.

Il avait pris une attitude correcte.

M^{lle} Caro murmura :

— Vous me fichez tous le trac, à ne rien dire comme ça!

Et, penchée, elle appuya sa joue contre la poitrine de son amant, attendant avec une peur superstitieuse elle ne savait quoi.

Une longue main noire gantée souleva la portière et une jeune femme parut, que suivait le poète abasourdi. Elle avança sous la lampe. Le bord de son chapeau la masquait d'ombre jusqu'aux lèvres. Leur dessin arqué, la rondeur gracieuse du menton à fossette, les vrilles dorées des cheveux, d'une invraisemblable finesse, autour des oreilles rougies de froid, c'étaient des perfections d'un charme actif. Son inclinaison de tête anima d'une rare élégance la silhouette de son corps délié.

— Jacques... voulez-vous me présenter? demanda-t-elle, souriante.

— Ah!... c'est vrai... pardon... Mon ami Hoque, le sculpteur... mon ami de Tassy, le musicien... des intimes... Mademoiselle Simone d'Angeuil...

Quand les deux hommes l'eurent saluée, elle lui reprocha encore, d'un ton léger :



— Mais...
je vois des dames,
Jacques ?

— M^{lle} Mignon...
M^{lle} Caro... les amies de
mes amis... dit-il, assez
gauchement.

Elle leur offrit la main, d'un geste cordial
et distingué. Elles hésitèrent un peu, confuses
malgré elles de lui deviner un passé pur.

— Mes amies, si vous le voulez ?
fit-elle, avec franchise.

Alors, ses yeux en quête d'une glace, elle
ôta son chapeau.

— Vous voyez, Jacques, je n'ai même pas pris de
voilette!... Je dois avoir le nez abominablement rouge!.

M. de Tassy protesta galamment ; et M^{lle} Caro, pour
soutenir la conversation, parla du froid « glacé » qui sévissait
depuis le matin.

M^{lle} d'Angeuil renchérit :

— Et j'arrive de Versailles, encore !

Elle déboutonnait sa blouse de loutre. Deux giroflées en
glissèrent, que Serriès se hâta de relever.

— Gardez-les précieusement, Jacques, j'en ai cueillies
en partant... C'est ma dot...

Pour l'intelligence des autres, elle ajouta, gravement :

— J'aime M. Serriès depuis longtemps... Nous nous
sommes fiancés en secret... Et maintenant, je suis entrée chez
lui pour ne jamais le quitter.

Elle s'assit, épuisée par l'effort qu'elle venait d'accomplir.
La détente nerveuse provoqua des larmes à ses cils, et ces
paroles, avant les sanglots, tombèrent de sa bouche qui trem-
blait :

— J'avais trop besoin d'un peu de bonheur, là-bas...

Accouru auprès d'elle, Serriès s'abandonnait à l'émoi le
plus délicieux de sa vie. Il épiait douloureusement les pleurs
sourdre des chers yeux candides. Elle le laissa lui enlacer la
taille, d'un bras qui hésitait à presser. Rien n'existait plus au
monde, que leur amour...

— Simone, je venais de dire ce titre d'un récit de Perse :
Quelqu'un frappe à la porte... quand on a sonné une première
fois... J'ai pressenti le changement de ma destinée... La
sonnette a doucement tinté une seconde fois... J'ai pensé
tout haut : « c'est peut-être le Bonheur qui a pitié de
quelqu'un ? »... Je suis allé ouvrir... Je vous le jure, votre
image me devançait !... Et vous étiez là, Simone !... Vous !...
J'ai compris la raison de mon angoisse et que je vous
attendais cette nuit sans le savoir...

— Ah, Jacques !... si vous alliez ne pas m'aimer toute
la vie !

— Simone !

Ils s'étreignirent passionnément, et leur baiser fut
religieux, chaste, beau, à l'imitation des rites naturels qui
rajeunissent la terre fleurie.

Cependant, elle se dégagea, et sous ses mains, pudique,
elle abrita son visage. Serriès, debout, cherchait une excuse
qui prévint quelque fâcheuse parole d'allégresse de la part de
M^{lle} Caro.

A pas de loup, Caro et de Tassy, Hoque et Mignon,
étaient partis : elles, parce que la langue leur
démangeait plus que l'envie d'apprendre en détail
une aventure dont elles verraient la suite ; eux, par
amitié et par discrétion...

— Voyez, Simone, nous sommes seuls...

Alors seulement, elle découvrit sa face. Son
clair regard étonné considéra toutes les choses, en un
lent parcours où il renaissait au sourire. Un silence
auguste matérialisait la solitude et ils adoraient en lui le
mystérieux avenir qui les attirait ensemble.

— Si je suis là... chez vous... c'est pour avoir relu
toutes vos lettres, ce soir... Elles m'appelaient désespé-
rément... Je suis venue... Jacques, ne le regrettez-vous
pas ?... Il y a des responsabilités... mon insou-
ciance de tout ce qui n'est pas notre
amour a pu me les cacher...
Dites-les moi ?...





— Je suis heureux... si parfaitement!... Les mots me manquent... Simone, je ne vous ai jamais aimée autant...

— Il faut que vous sachiez... Personne n'a deviné, là-bas, ma souffrance de ne plus vous voir... ni mon père facile et bon, ni ma mère, excellente peut-être, mais rigoureuse... ni ma sœur Suzanne qu'elle me donnait en exemple et qui m'enviait d'aimer... Je suis partie sans un remords pour la faute qu'ils ne me pardonneront jamais... Il y a un an qu'ils nous ont séparés!... Je n'ai vécu que pour songer à vous, Jacques... et j'ai beaucoup pleuré... Hier, je ne savais pas venir aujourd'hui... Ce sont vos lettres... une disposition d'esprit inexplicable encore... qui m'ont déterminée... Oh, comme j'ai eu peur! à traverser ce Versailles tout noir... et dans le wagon... et à Paris, où je ne m'étais jamais trouvée seule, la nuit!... Ce chemin, de la gare Saint-Lazare ici!... votre Montmartre à gravir enfin!... La peur m'a reprise devant la maison... puis devant votre porte... Je n'osais pas sonner... J'entendais des voix... Le cœur m'a fait mal... J'arrivais à l'improviste... et je confesse une seconde de méfiance...

Ils se turent. Il la contemplait avec gratitude et souci.

— Jacques, vous n'êtes pas riche...

— Oh, j'ai assez pour deux!... et je vais travailler, Simone!

— Je le sens... je n'aurais pas dû venir...

Serriès protesta. Sa parole vigoureuse glorifiait l'amour, la sainteté du labeur, l'orgueil de l'avoir ainsi conquise, elle, sublimement pure, sur le préjugé tenace. Il marchait par l'atelier, gesticulant, et ses bras rayaient de larges lignes sombres les murailles nues. Elle l'admirait. Chaque mot la pénétrait de douceur. Elle écoutait, les sens épanouis, la gorge serrée, l'âme

libre, heureuse, et ses paupières palpaient, si forte devint la joie qu'elle souhaitait de cacher et qui la colorait de honte.

Le charbon croula, dans le poêle. Elle prit le prétexte de tisonner, pour réagir contre une langueur envahissante. Les meubles, les murs, du plancher au plafond, tout chancela, comme en elle vacillait la vie. Elle eut le temps de gémir :

— Jacques!

...Elle se retrouva sur le divan, les membres mous, les tempes moites, un vide dans la tête, le tour des yeux froid, — et le col de sa robe était dégrafé. Serriès, à genoux, tendait un visage d'angoisse vers son visage qu'elle sentait aminci.

— Qu'est-ce que j'ai eu?... Mon Dieu!

— Rien... un étourdissement... Simone vous êtes lasse... Il faudrait reposer...

Par quel prodige de bonté retenait-il sa voix! Simone pensa que la mort, à cette minute, simplifierait beaucoup son histoire, et elle bâtit aussitôt des rêves qui en éloignaient le terme. Le fauteuil d'osier, les chaises disparates, la lampe où baissait la flamme, les coins obscurs, cette portière de velours qu'elle avait soulevée pour entrer, et quatre planches en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC, terribles mais attrayantes comme les personnages d'une foule, et même l'encrier de cuivre sur la table, — elle les vit, à la manière des objets familiers reconnus après une absence; et l'intimité du logis l'adopta soudain.

Le calme nocturne reculait les événements de la journée, ceux de la veille, ceux des semaines, des mois, qui avaient patiemment composé les dix-huit ans de Simone, d'une somme incroyable de déboires. Elle était pacifiée.

— Simone, je vous assure qu'il faudrait vous reposer...

A cette nouvelle prière, une subite clairvoyance lui montra que l'abandon de sa chambre de jeune fille impliquait un suprême sacrifice. Elle se sentit nue sous ses vêtements, comme s'ils eussent abandonné son corps. Transie de pudeur, les joues entre ses mains, elle se dressa, reculant par saccades, à mesure que Serriès avançait. Il devina le scrupule adorable :

— Je vais vous montrer votre chambre, dit-il. Je dormirai ici, sur le divan.

Elle baissa la tête et se laissa conduire. A côté de l'atelier spacieux, c'était une pièce exiguë, diminuée par le lit de cuivre et une vaste armoire. Il en tira une taie d'oreiller avec des draps, et, les dépliant, il commençait la besogne ménagère. Simone se surprit à sourire :

— Oh, laissez... Je saurai faire mon lit...

Elle ajouta :

— Vous aurez froid, mon pauvre Jacques...

Il répondit :

— Bonsoir, Simone... Ayez d'heureux songes sous mon toit...

Il se priva de l'embrasser... Quand elle fut seule, regardant la porte qu'il venait de clore, elle s'accusa de l'avoir peiné. Elle s'apparut dans un miroir; cela l'occupa un peu... Puis, elle marcha sans but : elle n'osait se déshabiller... Il y

avait, au mur, un bénitier breton, en faïence, qui servait de porte-montre. Dessous, une photographie la représentait devant le Petit-Trianon...

Elle rafraîchit son front aux vitres et, afin de voir au travers, elle souffla son haleine sur le givre qui les décorait... Paris s'étendait, énorme, proche et lointain, piqué de lumières dorées à cause de la neige qui tombait... Elle chérit la blancheur immaculée... Les flocons barraient l'espace... Son esprit se distrayait à des analogies symboliques...

Serriès toussa, complaisamment.

Elle se reprocha sa rigueur envers lui... Elle entendit sonner quatre heures et chanter un coq... Elle éteignit la lampe et revint à la fenêtre. Une douceur ineffable coula de son âme dans ses veines et, la voix mourante — un soupir dans le silence — elle appela :

— Jacques! Jacques!

Comme il demeurait sur le seuil, brisée d'amour et de honte, elle murmura :

— Venez voir... il neige!... Ma robe de mariée me viendra du ciel...

CHARLES-HENRY HIRSCH





Collection de M. L. R.-M.

Reproduction interdite

LA NYMPHE QUI PLEURE

Dessin de HENNER

Feuillet d'Album

pour Violoncelle avec accompagnement de Piano. — Autographe musical de CH. LEFEBVRE

Andante tranquillo.

Violoncelle

Piano

dolce

poco cresc.

pp

poco cresc.

poco cresc.

cedez *a tempo* *poco cresc* *poco cresc* *cedez un peu* *rit.*

Ch. Lefebvre



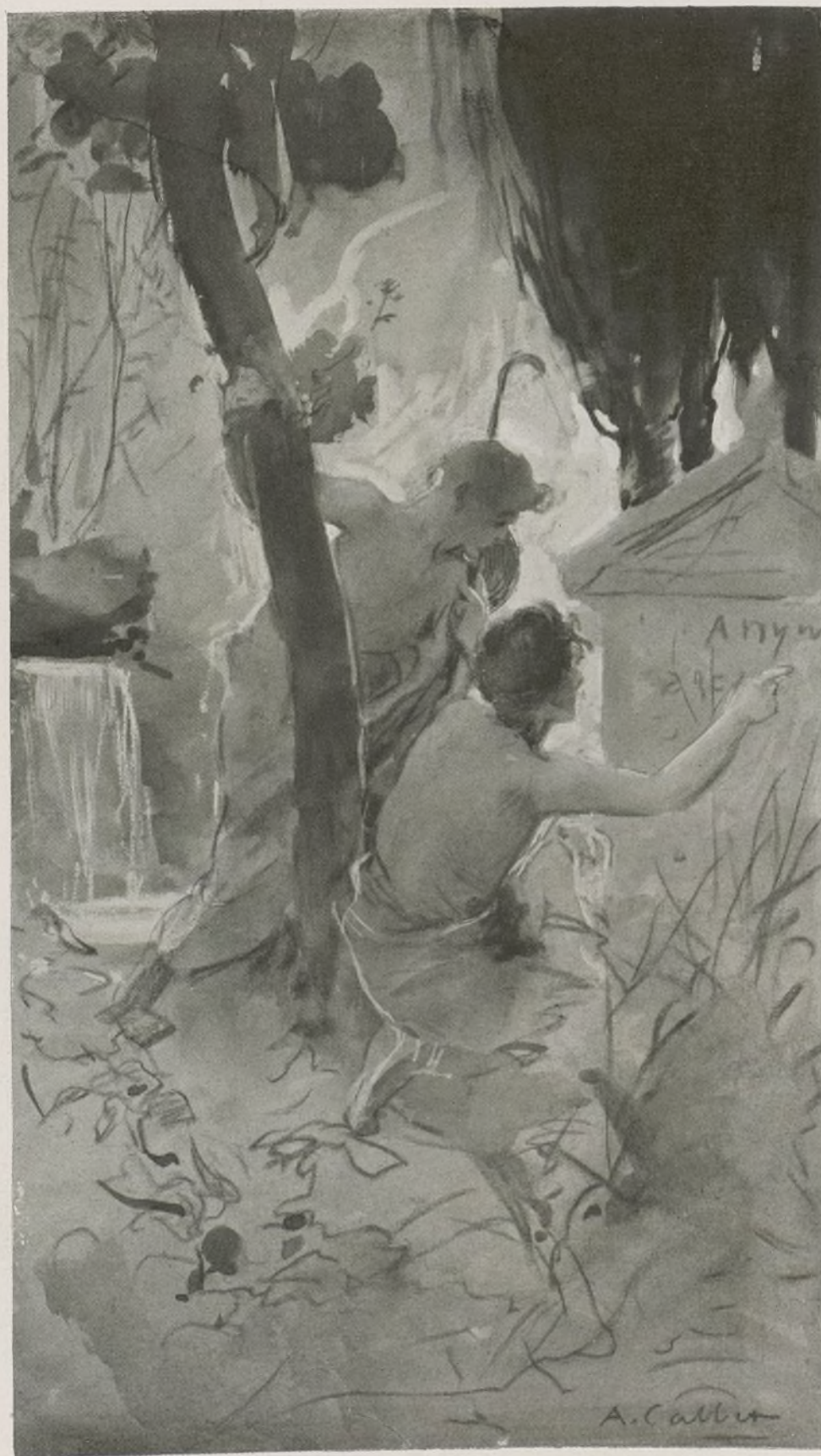
Les Lointaines Idylles

Amyntas

par SALOMON GESSNER

ILLUSTRATION DE A. CALBET *

NOUS VENIONS DE MILETE, Lycas & moi, porter notre offrande à Apollon. Déjà nous apercevions de loin la Colline sur laquelle le temple orné de colonnes d'une blancheur éclatante s'élève du fein d'un bois de lauriers vers la voûte azurée des cieux. Nous gravissions ainsi, accablés de langueur; mais bientôt nous hâtâmes le pas, lorsque nous aperçûmes devant nous, sur le bord même du chemin, quelques arbres hauts & touffus. Leur ombrage était aussi sombre que la nuit. Saïsis d'un frémissement religieux, nous entrâmes dans ce bocage où l'on respirait la plus douce fraîcheur. Ce lieu de délices offrait, à la fois, tout ce qui pouvait récréer nos sens. Ces arbres touffus entouraient un parterre de gazon, arrosé par une source de l'eau la plus pure & la plus fraîche. O Dieux! m'ecriai-je, quel charme on respire en ce lieu! mon cœur benit celui dont la main bienfaitrice a planté ces doux ombrages. C'est ici peut-être



que reposent ses cendres. Voici, dit Lycas, voici quelques caractères que j'aperçois entre ces rameaux de chevreuil, sur le frontispice du tombeau. Peut-être nous apprendront-ils quel est celui qui daigna pourvoir au foulagement du voyageur fatigué. Il souleva les rameaux avec son bâton, & lut ces mots :

« Ici reposent les
» cendres d'Amyntas. Sa
» vie entière ne fut qu'une
» chaîne de bienfaits,
» voulant encore faire du
» bien longtemps après sa
» mort, il conduisit cette
» source en ce lieu, il y
» planta ces arbres. »

Je vis de loin sous les arbres quelqu'un s'avancer vers nous. C'était une femme jeune & belle,

* Voir FIGARO ILLUSTRÉ de Septembre 1904



d'une taille svelte, d'un port noble & simple, elle portait un vase de terre sous son bras, & s'approchant de la fontaine : je vous salue, nous dit-elle d'une voix gracieuse. Vous êtes étrangers, accablés sans doute du long chemin que vous avez fait durant la chaleur du jour. Dites-moi, auriez-vous besoin de quelques rafraichissemens que vous n'ayés point trouvés ici ? Nous te remercions, lui répondis-je, nous te remercions, femme aimable & bienfaisante. Que pourrions nous desirer encore ? L'eau de cette fontaine est si pure, ces fruits si délicieux, ces ombrages si frais. Nous sommes pénétrés de veneration pour l'homme de bien dont la cendre repose ici : Sa bienfaisance a prevenu tous les besoins du voyageur ; tu parais être de cette contrée, tu l'as connu sans doute : Ah ! dis-nous tandis que nous reposons à la fraîcheur de ces ombres, dis-nous quel fut cet homme vertueux.

Alors cette femme s'affit sur le pied du tombeau, posa son vase de terre à son côté & s'appuyant dessus elle reprit avec un sourire gracieux.

Amyntas était son nom. Honorer les Dieux, faire du bien aux hommes, c'était pour lui le bonheur le plus doux. Dans toute cette contrée il n'est pas un berger qui ne revere sa memoire avec la reconnoissance la plus tendre, il n'en est pas un qui ne raconte, en versant des larmes de joie, quelque trait de sa droiture ou de sa bonté. Moi-même je lui dois tout, c'est par lui que je suis la plus heureuse des femmes... Ici ses yeux se remplirent de larmes... la femme de son fils... Mon père était mort, il nous avait laissés, ma mere & moi dans la douleur & dans la pauvreté. Retirés dans une cabane solitaire nous y vivions du travail de nos mains & des bienfaits de la vertu. Deux chevres nous donnaient leur lait, un petit verger ses fruits. C'étaient là tous nos tresors. Le calme dont nous jouissions ne dura pas longtemps. Ma mere mourut & je restai seule sans





appui, sans consolation ; Amyntas alors me prit dans sa maison, me laissa la conduite du ménage & fut plutôt mon père que mon maître. Son fils, le meilleur, le plus beau berger de ces hameaux vit la tendre inquiétude avec laquelle je tâchai de mériter un si doux azile. Il vit mes travaux fideles & mes soins assidus, Il m'aima & me dit qu'il m'aimait. Je ne voulus point m'avouer à moi-même ce que mon cœur éprouva dans ce moment. Damon, lui dis-je, oublie ton amour, je suis né dans l'indigence & trop heureuse de servir dans ta maison, je le lui répétai souvent avec enfance. Mais il n'oublia point son amour ; un matin que j'étais à l'entrée de la cabane occupée à préparer pour le travail la laine des troupeaux, Amyntas rentra & s'assit à côté de moi, au soleil du matin ; après m'avoir regardée longtemps avec un sourire plein de bonté : Mon enfant, me dit-il, ta candeur, tes soins, ta modestie me charme ; je t'aime, & je veux, si les Dieux nous favorisent, je veux te voir heureuse. Puis-je, o mon cher maître, puis-je être plus heureuse, si je mérite vos bienfaits ? c'est tout ce que je pus lui répondre, & des larmes de reconnaissance coulerent de mes yeux. Mon enfant, me dit-il, je voudrais honorer la mémoire de ton père & de ta mère. Dans ma vieillesse je voudrais voir le bonheur de mon fils & le tien. Il t'aime, son amour, dis-moi, son amour te rendra-t-il heureuse ? L'ouvrage échappa de mes mains, tremblante je rougis & restai immobile devant lui. Il me prit la main, l'amour de mon fils, me dit-il encore une fois, son amour te rendra-t-il heureuse ? Je tombai à ses pieds, ma voix expira sur mes lèvres, je pressai sa main contre mes joues mouillées de larmes & depuis ce jour fortuné, je suis la plus heureuse des femmes. Après un moment de silence, elle reprit ainsi, en s'effuyant les yeux ; tel était l'homme qui repose sous cette tombe. Vous desirés encore de savoir comment il a conduit ici cette source, comment il a planté ces arbres. Je vais vous le raconter.





Dans les derniers jours il venait souvent s'asseoir ici sur le bord du chemin; d'un air affable & doux il saluait les passans, & offrait des rafraichissemens au voyageur fatigué. Eh? quoi, dit-il un jour, si je plantais ici quelques arbres fruitiers, si sous leur ombrage, je conduisois une source fraîche & limpide; l'eau & l'ombre font loin de ces lieux; je foulagerais encore longtems après moi & l'homme fatigué & celui qui languit aux ardeurs du midi. Ce dessein fut promptement exécuté: il fit conduire ici la source la plus pure, & à l'entour il planta des arbres fertiles dont les fruits murissent en différentes saisons. L'ouvrage achevé il se rendit au temple d'Apollon, & ayant présenté son offrande il fit cette priere « O Dieu! fais prospérer les jeunes arbres que je viens de planter, que l'homme religieux qui va à ton temple puisse se récréer sous leur ombrage. »

Le Dieu avait exaucé sa priere. Amyntas s'étant réveillé de bonne heure le jour suivant, ses premiers regards se porterent sur le chemin; quel fut son ravissement, lorsqu'à la place des arbrisseaux qu'il avait plantés la veille, il vit des arbres hauts & touffus? ô Dieux! s'ecria-t-il, que vois-je? ô mes enfans, dites-moi, est-ce un songe qui me trompe? je vois les arbrisseaux, que j'ai plantés hier, changés en arbres forts & puissans. Remplis d'une faine admiration nous allâmes tous au bocage. Déjà les arbres dans toute leur vigueur étendaient au loin leurs branches touffues, déjà l'extrémité de leurs rameaux cedant au poids des fruits murs se courbait jusques sur le gazon fleuri. O prodige, dit le vieillard, dans l'hyver de mes ans je me promenerai encore sous ces ombres! nous rendimes graces & nous sacrifames au Dieu qui avait accompli, qui avait même surpassé les vœux d'Amyntas, Mais, hélas! ce vieillard cheri des Dieux n'habita plus longtems sous ces berceaux. Il mourut & nous l'avons enseveli dans ces lieux, afin que tous ceux qui reposeront sous cet ombrage benissent sa cendre.

A ce recit, penetrés de respect & plein d'un sentiment religieux nous portames nos pas au temple d'Apollon.



PROVERBES du mois de SEPTEMBRE



A la Saint-Lou
La lampe au Clou



Si l'osier fleurit
Le raisin munit



Semez ton blé a Saint-Maurice
Tu en auras a ton caprice.

Dessins inédits de GEORGES DELAW

PROVERBES du Mois de SEPTEMBRE



A la Saint-Mathieu
Fais rentrer les vaches et les bœufs

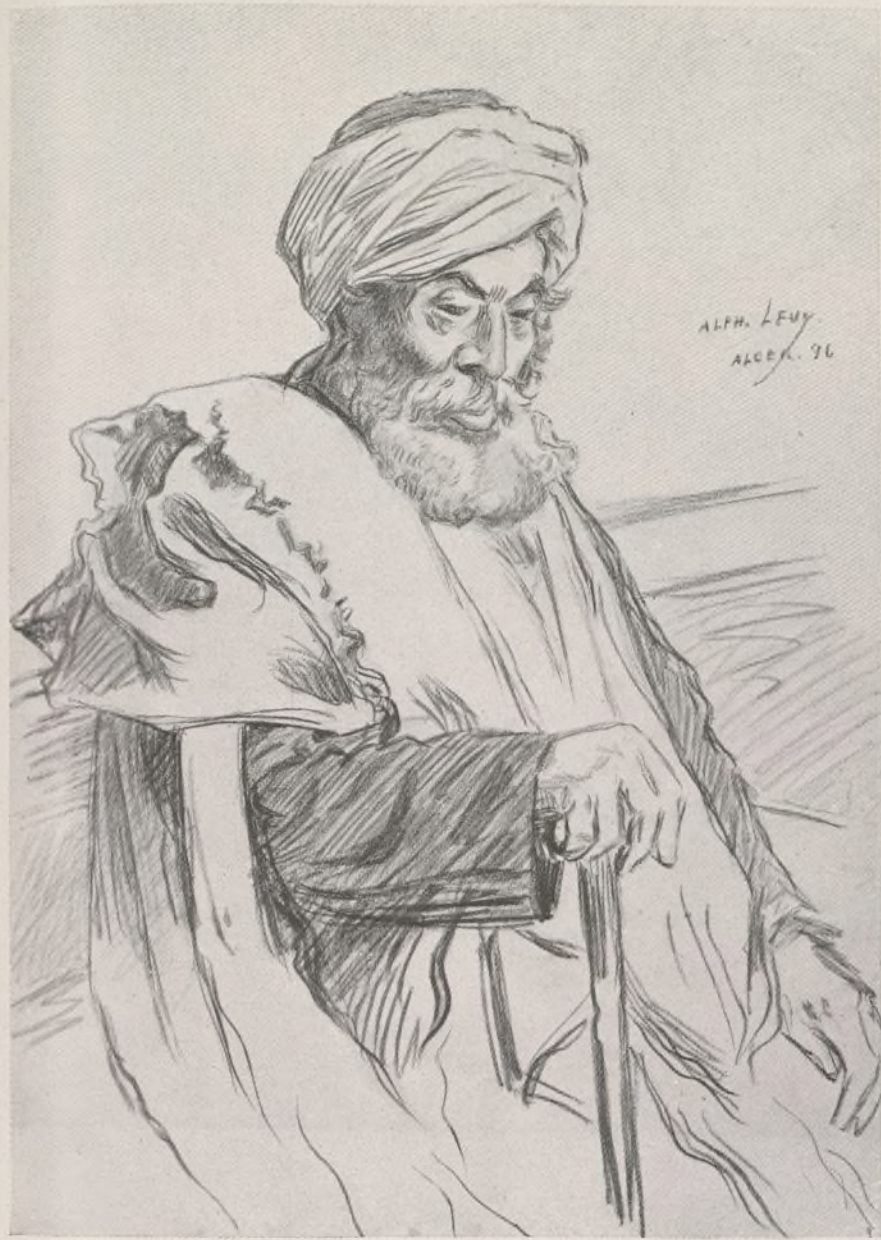


Ce qu'Août n'aura cuit
Septembre le rôtira.



Septembre est le Mai d'Automne.

Dessins inédits de GEORGES DELAW



Juif d'Alger

*Un peintre
de la
tradition
biblique*



Contrition

ALPHONSE LÉVY

Au moment où les Israélites entrent dans la longue période de leurs fêtes annuelles, il a semblé au Bourgeois de Paris que l'heure était propice pour présenter aux lecteurs du *Figaro Illustré* un artiste au talent robuste, à la foi fervente, qui, en dépit d'un quart de siècle de travail, ne semble pas avoir recueilli chez ses contemporains la part de succès et de notoriété à laquelle il était en droit de prétendre.

ALPHONSE LÉVY a raconté, en des pages d'un beau caractère, les rabbins et les synagogues, les fêtes et les deuils, et l'intimité familiale de la race juive. Il l'a fait avec un accent de sincérité qui nous attendrit, trop de sincérité même

au dire de ses coreligionnaires, qui ne lui pardonnent pas d'avoir dessiné des figures d'apparence comique, alors que le sourire, auquel s'abandonnait

ALPHONSE LÉVY, n'est destiné qu'à masquer une excessive et pieuse émotion.

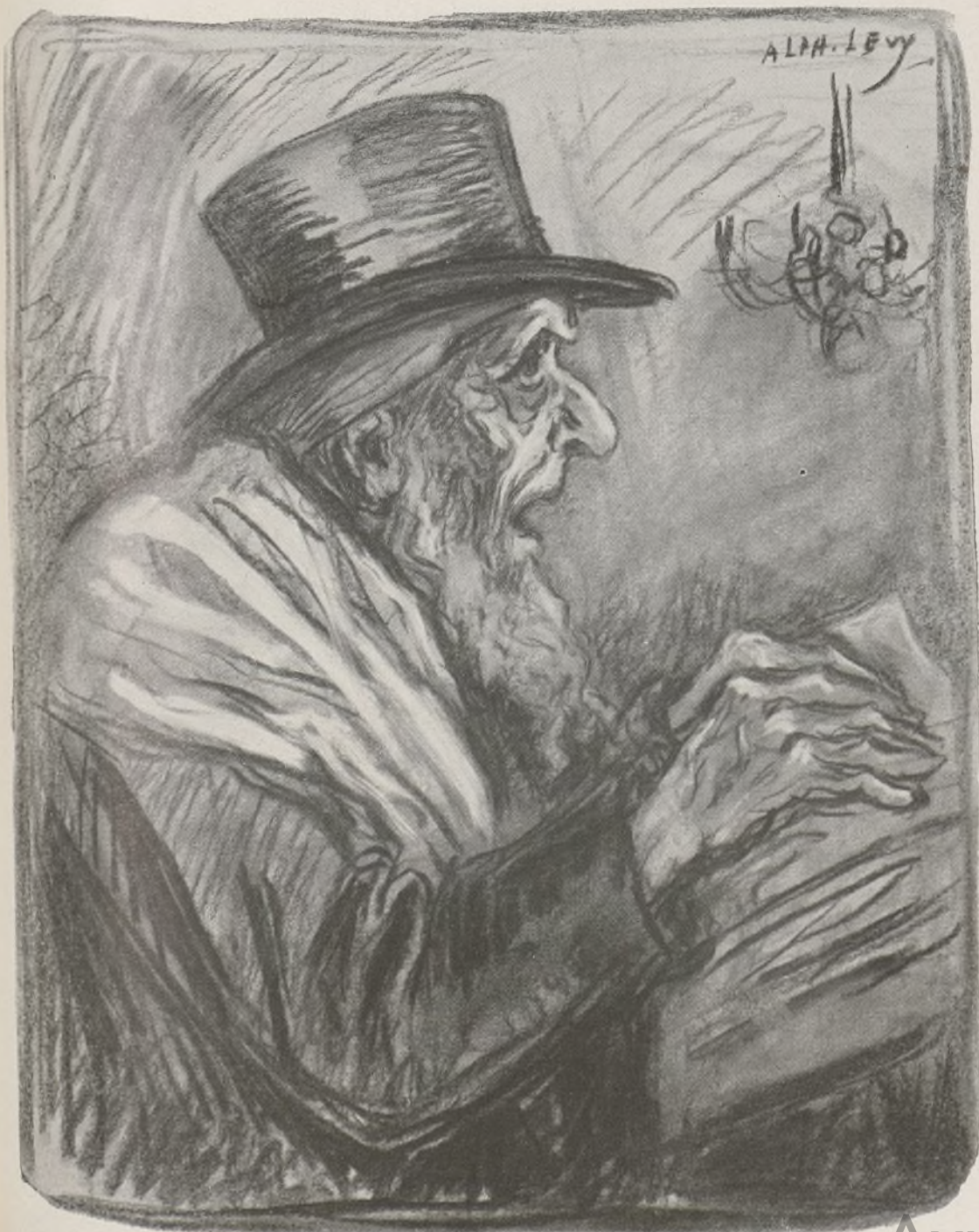
Ce n'est pas un particulier banal que cet artiste, qui manie le crayon avec

une maîtrise facile, et qui raisonne de son art, de ce qu'il veut, de ce qu'il a cherché et trouvé, en esthète rare. Qui ne l'a rencontré sur le pont des Arts et rue de Seine, marchant lentement, le regard ne laissant rien passer sans s'y poser avec une interrogation, l'air grave, avec un fond de gouaillerie naturelle, l'allure tranquille, comme distraite, mais éveillée à l'observation imprévue. Il porte un carton sous le bras, et dans ce carton s'entassent des dessins qu'il vient d'achever ou des lithographies admirables, que plus tard on se disputera, comme des documents précieux non seulement sur son temps, mais sur une manière d'être des Israélites, qui évolue et disparaîtra, malheureusement pour le caractère patriarcal de la race que l'artiste exalte plus qu'il ne la raille.

ALPHONSE LÉVY d'ailleurs, dans une lettre qui fut publiée il y a quelques années, s'est expliqué sur ce qu'il se propose dans son œuvre, et nul mieux que lui, ne le pouvait dire. On lui avait demandé l'historique de ces dessins et comment cela lui était venu :



Le Kippour a la campagne



Le vieux Rabbin



Bonne juive à la fenêtre, le samedi

en remarquant tout son pittoresque que j'ai pris goût à le dépeindre avec mes faibles moyens. Elevé dans un milieu honnête et simple, j'ai pu observer dès mon enfance, les scènes que je cherche à retracer, scènes villageoises et naïves, humoristiques souvent, mœurs et caractères d'une race, non encore gâtée par le contact des grands centres. Mes modèles, je les choisis parmi les humbles, les villageois naïvement pieux pour lesquels les roueries de notre extrême civilisation restent encore un mystère; mes modèles n'ont pas encore franchi les bornes de leurs villages d'Alsace ou de Lorraine; ce sont les aïeux de ceux que DRUMONT attaque si véhémentement aujourd'hui, mais je pense aussi des aïeux qui ne seraient pas toujours d'accord avec leurs petits-fils.

» Je ne sais pas si, comme le dit ISAÏE LEVAILLANT, la race juive est la première aristocratie du monde, mais ce que je sais bien, c'est que la race est vaillante, forte de ses vertus familiales, de sa sobriété, de sa ténacité; ce que je sais aussi, c'est que

FIGARO ILLUSTRÉ

« Mon Dieu, c'est bien simple, écrivit-il; ce n'est pas en entendant chanter le rossignol; mais c'est en entendant chanter autour de moi, dans ma première jeunesse, les beautés, les charmes du culte auquel j'appartiens. C'est

comiques mêmes. On m'a fait le reproche de faire de la caricature: cela n'est pas mon intention. Je crois que *caractérisme* serait plus juste; je crois procéder de DAUMIER, dont je suis un grand, un fervent admirateur; mais le tour d'esprit des TËNIERS, et d'OSTADE me plaît infiniment. Bien des fois l'on m'a dit de faire de beaux juifs, de belles



Gourmandise (pastel)

juives: hélas! je me sens incapable de faire œuvre qui vaille avec les modèles de ce genre: cela ne me dit rien, je n'y trouve plus de pittoresque. Oh! je sais, cela me fait du tort; c'est égal, je ne me plains pas: on commence à reconnaître ce que je mets dans mes dessins et dans mes peintures, et je suis déjà récompensé par les félicitations de quelques-uns, et non des moindres. Mon ambition n'est pas lourde et tout ira bien tant que Dieu me laissant la santé du corps et de l'âme, je pourrai traiter les humbles scènes qui me plaisent, et dont il ne restera plus trace, dans une vingtaine d'années.»

Ainsi s'exprimait ALPHONSE LÉVY, il y a quelques années, et je ne pense pas que sa manière de voir ce soit modifiée. Ce qu'il continue d'aimer, c'est l'antique piété de sa race, et le patriarcat simple exercé

par les aînés dans une famille unie. Il avait donné une belle illustration des *Contes Juifs*; ses lithographies ont continué



La rencontre du Rabbin

cette œuvre, en prenant un à un les événements religieux ou quasi-religieux qui dans la famille reviennent selon la tradition des saintes écritures: et telles de ces lithographies sont bien près d'être des chefs-d'œuvre; s'il en est de gaies, comme celle où l'on assiste à la préparation de



Mauresque d'Alger



En Alsace. — Le vieux croyant

ndise (pastel)



Reproduction interdite

CONFIDENCE. — Tableau de MATIGNON



Sur le port d'Alger

quelque mets spécial ordonné par les textes et la coutume, il en est de tragiques, comme celle de cette visiteuse, qui vient prendre sa part de tristesse, dans le foyer où la mort a passé.

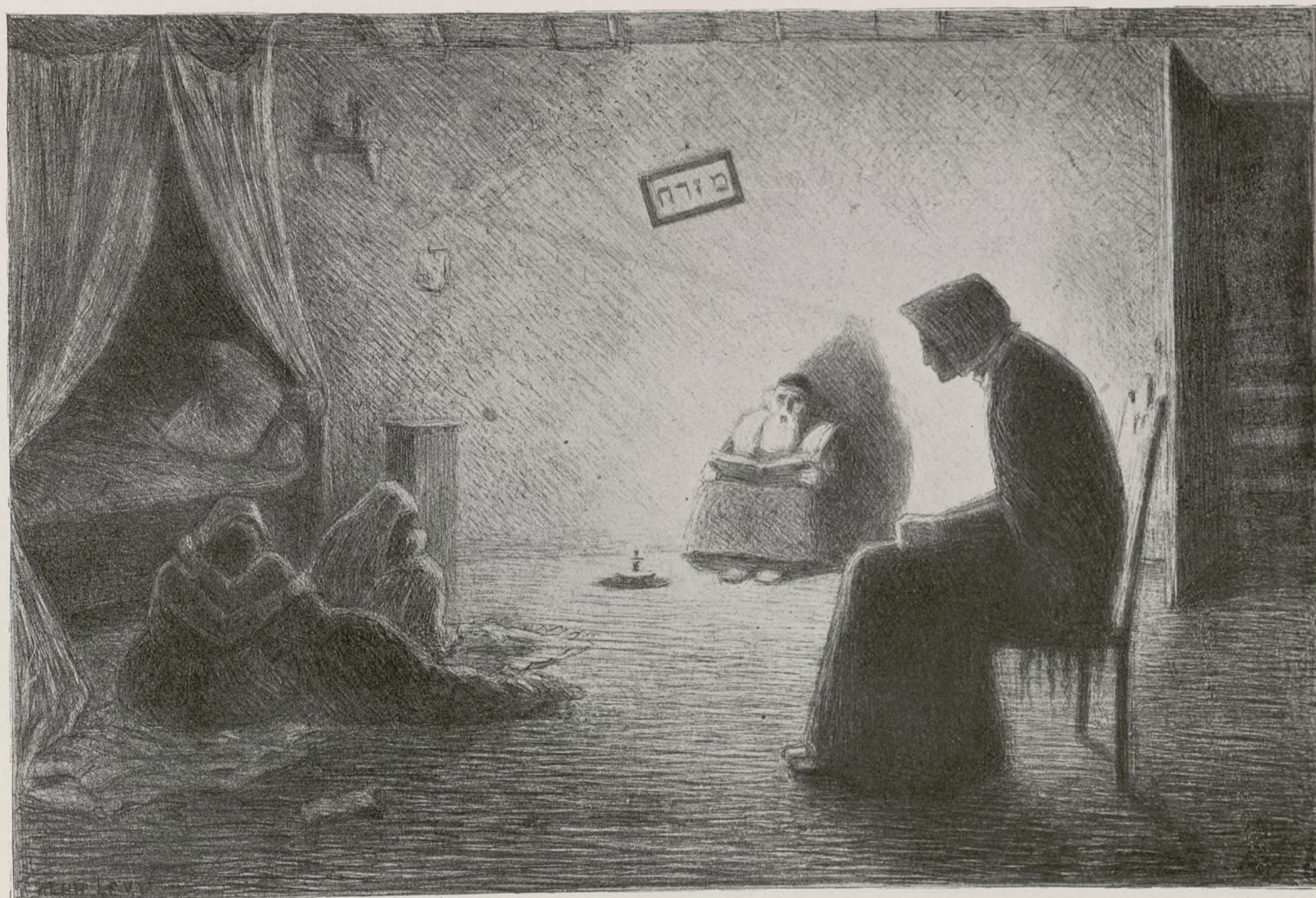
ALPHONSE LÉVY ne s'est pas seulement tenu à ses

un souci évident de faire vrai, de faire réel, sans cependant pousser à un réalisme outré.

« Les usages que dépeint M. LÉVY, d'un crayon si saisissant et qu'on devine si fidèle, écrivait notre distingué confrère, M. ARSÈNE ALEXANDRE, qui, l'un des premiers s'occupa de l'artiste, sont pour moi lettre morte. Ils ne m'émeuvent que parce qu'ils sont la reproduction d'une cérémonie religieuse, c'est-à-dire d'une de ces manifestations vers l'idéal dont le



Juive de Constantine



Une visiteuse

coreligionnaires d'Alsace : il a beaucoup voyagé — je crois même qu'il est plus célèbre à l'étranger qu'en France — et il a marqué son passage en Algérie, par une série de dessins,



Le foie d'oie

d'une vie intense et d'un style caractéristique, qui suffiraient à établir la réputation d'un artiste ; les lecteurs du *Figaro Illustré* en pourront juger par l'importante suite de croquis qu'ALPHONSE LÉVY a bien voulu nous laisser reproduire à leur intention ; ce sont des types croqués sur le vif, avec

signe limité, mais puissant sur l'imagination, est le drapement d'un homme dans quelque pan d'étoffe, l'embrasement de bougies sur un candelabre, la psalmodie aiguë, rauque, gutturale, ou nasillarde de vieux chants consacrés.

» Pourtant, il n'y a pas à nier que la race israélite, dans ses couches les plus humbles, est une singulière source de pittoresque : il est impossible de n'en être pas frappé, pour peu qu'on voyage.



Juif de Tunis



Juive d'Alger

Je ne parle pas de la rue des Rosiers et de la rue Buffault, qui sont trop chez nous pour que nous nous apercevions des crasseuses merveilles qu'elles recèlent. Mais Amsterdam! Mais Venise! A Amsterdam, cherchant passionnément dans l'air les plus subtils souvenirs des promenades, des méditations, des inspirations de REMBRANDT, je ne pouvais m'ar-

racher à ce quartier juif, j'y revenais sans cesse, comme vers un pandémonium, ou comme vers une mystérieuse caverne pleine d'ordures mais aussi de trésors.

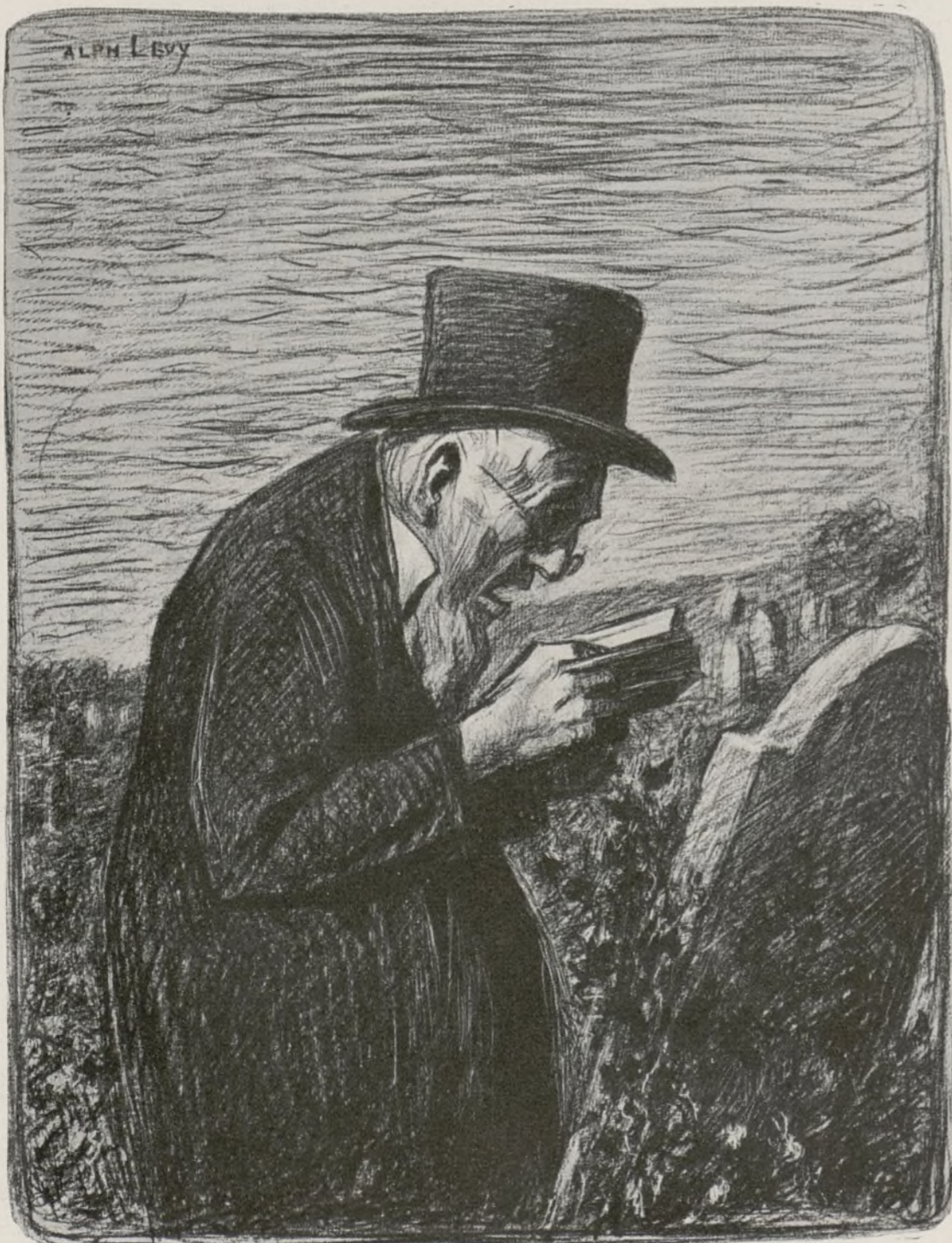
» Que d'horreurs et que de sublinités! Que d'admirables yeux et que d'yeux chassieux et jambonneux! Que de fraîcheurs de carnations et que de peaux tannées et recuites dans les plus infâmes crasses! Il y eut, un jour, un commencement d'incendie dans une des maisons vermoulues. Quelle foule et quels cris! Et çà et là, parmi les douleurs, parmi les angoisses, apparaissait une fleur humaine, quelque fille follement belle, quelque jeune homme consomptif, extatique, quelque vieillard qui semblait conservé d'une toile de REMBRANDT, un de ces portraits de rabbins sublimes avec qui son génie avait aimé à s'entretenir, pendant que sa main peignait. »



Juif d'Alger, priant

Ce sont quelques-unes de ces figures là qu'on rencontre en feuilletant l'œuvre considérable d'ALPHONSE LÉVY. Partout où il s'est arrêté, partout où il a installé son chevalet, ALPHONSE LÉVY, avec une ténacité d'apôtre, s'est efforcé de dégager les caractères de sa race, d'en exalter les vertus domestiques, d'en marquer d'un art très sain et très crâne les traditions qui lui sont d'autant plus chères, qu'elles sont davantage battues en brèche. Cette franchise dans le but poursuivi mérite bien un éloge à l'endroit d'ALPHONSE LÉVY. Là où le peintre BRANDON, bien oublié aujourd'hui, n'avait vu qu'un pittoresque favorable à l'imagination romantique, ALPHONSE LÉVY a vu, lui, quelque chose de plus élevé : il a dit le pittoresque ; il a dit en même temps sa foi ; c'est mieux qu'un art qui s'exprime, c'est une conscience qui se raconte.

UN BOURGEOIS DE PARIS



L'anniversaire



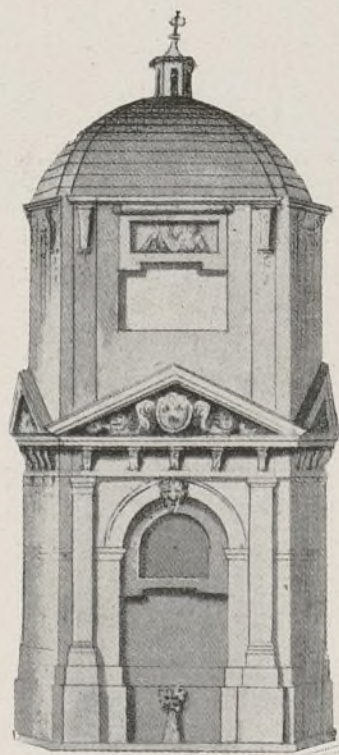
Juif d'Alger



Portail de l'Hôpital de la Trinité. — Portail des Filles St^e-Marie. — Fontaine des Innocents

(Musée Carnavalet)

FONTAINES D'AUTREFOIS



Fontaine de Birague

NOUS ne regardons peut-être pas assez nos vieilles fontaines parisiennes. Celles qui nous restent, il est vrai, ne sont pas très anciennes et de beaucoup la valeur d'art est fort contestable. Mais elles jettent une note pittoresque dans la banalité de nos rues, et elles sont parfois d'un si joli effet, aperçues au détour d'une voie populeuse ! Et puis ce sont des souvenirs du Paris d'autrefois.

Chaque année au fort de l'été, le service des eaux ne manque pas d'avertir la population parisienne que, pour permettre de reconstituer l'approvisionnement, la distribution sera supprimée pen-

dant une partie de la nuit, — et chaque année cet avis est accueilli par des protestations unanimes, les journaux jettent l'alarme, on se trouble à l'idée que cette eau qu'on est accoutumé d'avoir à profusion va nous manquer pendant quelques heures, on frémit en pensant qu'on sera peut-être réduit à boire de l'eau de Seine...

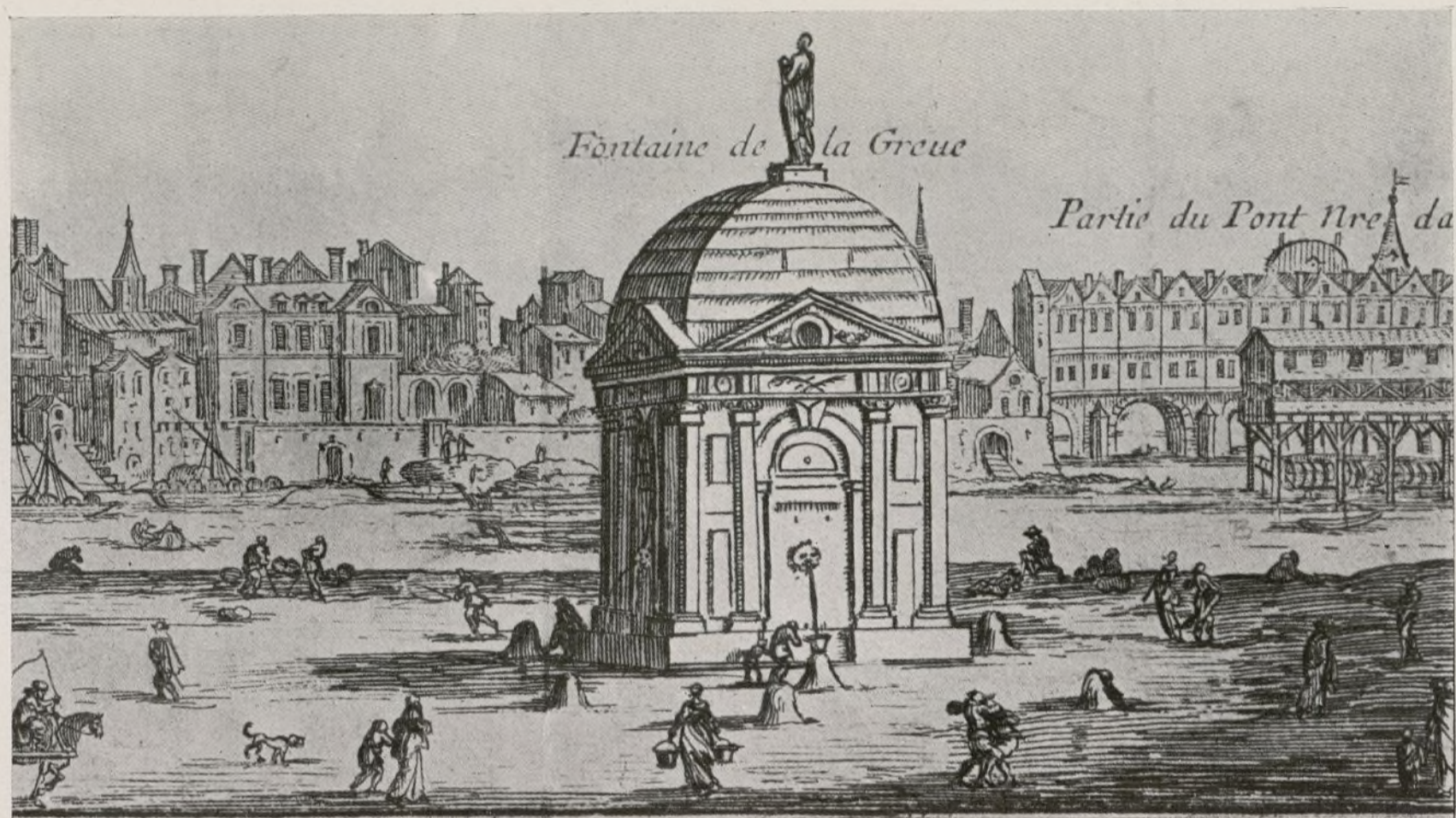
Parisiens qui vivons dans l'abondance, regardons nos vieilles fontaines et nous nous trouverons moins à plaindre. Leur débit, peu considérable, — un mince filet d'eau pour tout un quartier ! — n'était pas non plus bien régulier. Songeons à la calamité que ce devait être quand tout à coup elles cessaient de couler.

L'histoire des fontaines de Paris, c'est un peu celle du service des eaux dans notre vieille capitale, celle d'une longue détresse. Mais ces modestes monuments qui furent si intimement mêlés à la vie de nos pères servaient aussi à orner leur cité ; ils représentent dans une certaine mesure le goût, l'art de l'époque qui les éleva ; et à ce titre encore ils méritent de nous intéresser.

Jusqu'à une époque assez récente, c'est de leurs puits que les Parisiens ont tiré la plus grande partie de l'eau nécessaire



Fontaine de Richelieu

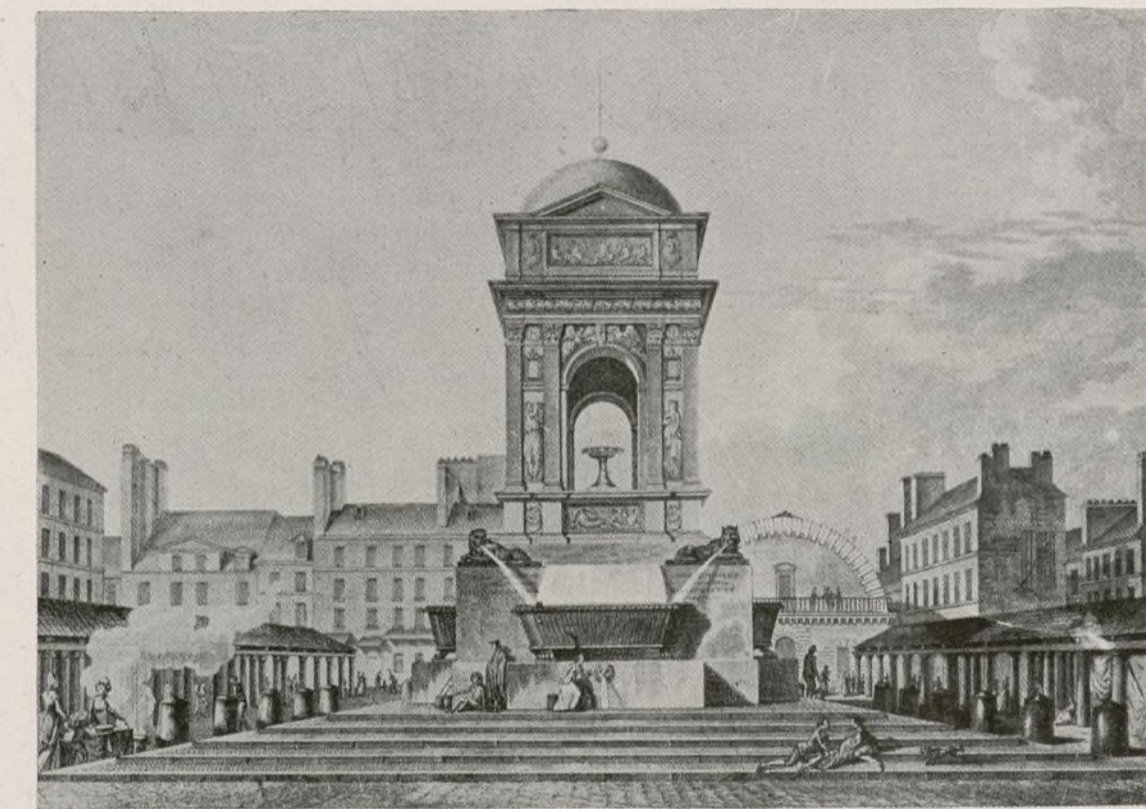


Fontaine de la Grève, place de Grève (Musée Carnavalet)

à leurs besoins; au moyen âge chaque maison avait le sien. En creusant dans les graviers qui tapissent le fond de la vallée, ils trouvaient, du reste, un peu partout sur la rive droite l'eau à une faible profondeur, et peut-être est-ce là la principale cause du développement de la ville de ce côté du fleuve. Mais cette eau de puits, chargée de sels calcaires, est de qualité détestable et la nappe d'où elle provenait se trouva vite infectée. Aussi n'est-il pas surprenant qu'on lui ait préféré, au moins pour l'alimentation, l'eau de la Seine que l'on puisait directement au fleuve et que transportaient par la ville les porteurs au tonneau.



Fontaine élevée sur la place des Invalides du côté de la Seine, surmontée du Lion de St-Marc, apporté de Venise (Musée Carnavalet)



Vue de la fontaine du marché des Innocents, sculptée par JEAN GOUJON (Musée Carnavalet)

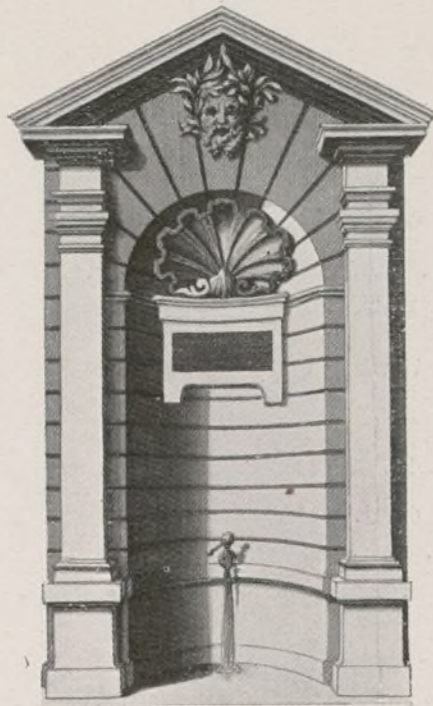
L'origine du service des eaux est, on le voit, pleine d'incertitude. Ce qui est sûr c'est que les eaux de Belleville et du Pré-Saint-Gervais ont été jusqu'à la reconstruction de l'aqueduc d'Arcueil, terminé en 1632, la seule ressource des habitants de Paris dans la partie nommée la *Ville*, c'est-à-dire sur la rive droite. On y comptait douze fontaines sous CHARLES VI et dix-huit seulement au commencement du XVII^e siècle. Quant à la Cité et à l'Université, elles sont restées jusqu'à cette époque privées d'eau de source.

Et ces fontaines si peu nombreuses pour satisfaire aux besoins d'une population de plus en plus considérable, il leur arrivait souvent d'être à sec. Il y en eut que de mémoire d'homme on ne se souvenait pas d'avoir vu couler. Il faut dire que les palais royaux, les riches monastères, les hôtels des princes et des grands seigneurs de la cour tiraient à eux une large part de ces eaux. Les rois s'en étaient réservé la disposition, ils accordaient gracieusement des concessions à qui leur plaisait et l'on se trouvait fort

Au début du XIII^e siècle, Paris commence à recevoir un peu d'eau de source. Cette eau venait des hauteurs de Belleville et du Pré-Saint-Gervais, conduite par deux aqueducs qu'on pense avoir été construits pour alimenter les riches monastères qui se trouvaient au nord de la ville; l'aqueduc du Pré-Saint-Gervais aurait été l'œuvre des moines de l'abbaye de Saint-Laurent et celui de Belleville serait dû aux religieux de Saint-Martin-des-Champs. Quoi qu'il en soit ces

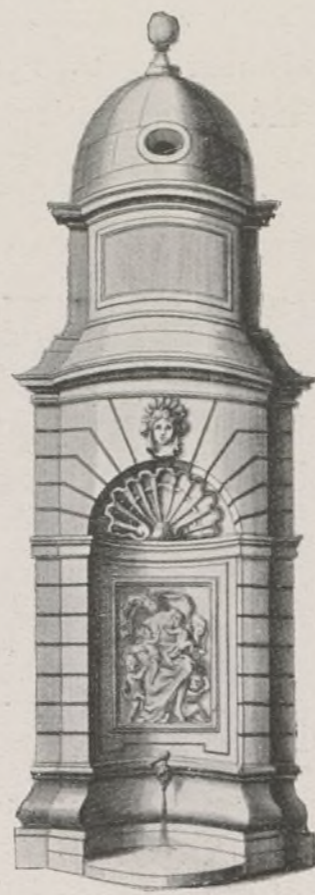
eaux semblent avoir été introduites dans Paris d'abord en très faible quantité et probablement sous le règne de PHILIPPE-AUGUSTE; les plus anciennes fontaines dont il soit fait mention, celle du Pilon ou de la Halle, celle des Innocents, les fontaines Maubuee et Saint-Avoye paraissent remonter à cette époque.

honoré d'obtenir de la faveur royale un fil d'eau de la grosseur d'un pois, d'une vesce, de quelques lignes. Cet abus des concessions, le faible débit



Fontaine de la Porte St-Denis
(Musée Carnavalet)

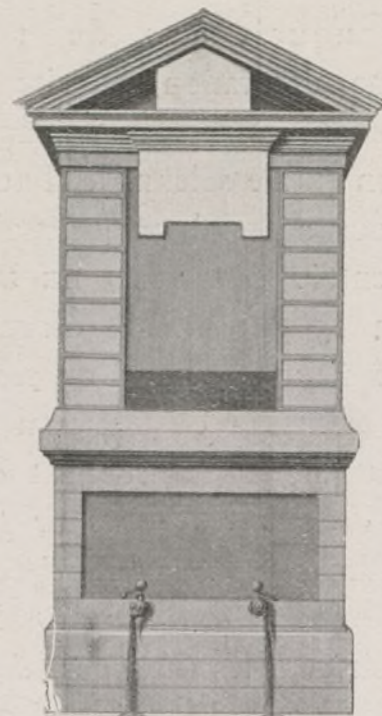
des aqueducs et le défaut d'entretien des ouvrages et des conduites, fort négligés dans les périodes troublées, rendaient le service des plus précaires. Aussi la population était-elle exposée à de terribles disettes d'eau. A la fin du XIV^e siècle la pénurie fut telle qu'on vit dans certains quartiers les habitants abandonner leur ville.



Fontaine de la Charité
(Musée Carnavalet)

à FRANÇOIS MIRON. On y rappelle, entre autres bienfaits de sa prévôté, qu'il remit un peu d'ordre dans le service des eaux. AGRIPPA, au dire de PLINÉ l'Ancien, a fait construire ou réparer pendant son édilité sept cents bassins, cent cinq fontaines et cent trente châteaux d'eau; il n'a certainement pas été remercié avec cette lyrique effusion :

« Toutes ces fontaines du Ponceau, des Halles, de la Royné, de Saint-Lazare, de la Croix du Tiroir, de Sainte-Catherine, des Filles Pénitentes et des



Fontaine des Petits Pères Noirs
(Musée Carnavalet)

Il fallut pour arrêter cette émigration que l'édit de 1393 vint supprimer toutes les concessions particulières, mesure énergique qu'on justifiait ainsi : « ... Pourquoi les personnes qui voulaient

» Filles-Dieu, restoient masses de pierres, nayades décharnées, carcasses sèches qui comme les peaux des victimes remémoraient seulement aux passants qu'autrefois elles avoient été vives. Mais



Vue de la principale entrée de l'Eglise de NOSTRE DAME, de Paris, Bâtie sous le Règne de Philippe Auguste environ l'an 1200, Tout cet édifice est fondé sur Pilotis et creux par dessous en plusieurs endroits, la hauteur des Tours ou Clochers est de 65 Toises, Ce lieu est estimé le plus bas de Paris. (Van Merlen ex)

(Musée Carnavalet)

» habiter environ yeulx lieux pour la nécessité d'eaux qu'ils avoient, » ont lessié notre dite ville et son alez habiter ailleurs; et ceulx qui y » sont demourez ont pour ce souffert par longtemps » et souffrent encore très grande misère... »

Il ne paraît pas, du reste, que cet édit ait été bien rigoureusement appliqué, pas plus d'ailleurs que les nombreuses ordonnances rendues par la suite sur le même objet. En tous cas les Parisiens continuèrent à manquer d'eau et à en souffrir « très grande misère ». Un curieux document montre qu'au commencement du XVII^e siècle, la situation n'était pas à cet égard plus brillante qu'aux plus mauvais temps du règne de CHARLES VI : c'est une adresse de remerciement des Parisiens

» vous avez ressussité ces nymphes, remis l'eau dans leurs bassins » et rendu à ces fontaines les flots argentés et le doux murmure » qu'elles avoient si longtemps perdu... » (1)



Fontaine élevée en face de l'Hôpital de la Pitié, sur les dessins du cavalier BERNIN (Musée Carnavalet)

Il ne nous est rien resté des fontaines élevées à Paris pendant le moyen âge; quand elles tombèrent en ruine on les remplaça par de nouvelles, construites dans le goût du jour, et il ne semble pas qu'on ait regretté leur disparition.

Il en est une sur laquelle nous avons

(1) Extrait du Remerciement fait par les Parisiens à M. MIRON, lieutenant-civil en la prévôté de Paris, auparavant prévost des marchands de la même ville (FÉLIBIEN, Histoire de Paris, t. IV, p. 34).

cependant quelques renseignements. C'est la fontaine du Ponceau, qui se trouvait en haut de la rue Saint-Denis non loin de la porte; comme on l'avait sous les yeux quand on avait franchi cette porte elle ne manquait pas de recevoir une décoration de circonstance lorsqu'un roi faisait dans Paris son entrée solennelle. FROISSART nous apprend par exemple qu'à l'entrée d'ISABEAU DE BAVIÈRE en 1389, un drap d'azur semé de fleurs de lys d'or recouvrait la fontaine du Ponceau et que les piliers l'environnant « étaient armoyés des armes de plusieurs hauts et notables seigneurs du royaume de France. » Et l'on voit dans les *Chroniques de Jean de Troyes* qu'à l'entrée de LOUIS XI après son sacre, il s'y trouvait trois belles filles toutes nues, lesquelles « faisoient personnaiges de siraines..... et disoient de petits motets et bergerettes. »

Un point semble donc acquis : la fontaine du Ponceau était entourée de piliers, et elle avait sans doute un bassin de puisage. Mais à cela se borne ce que l'on sait d'elle, et des autres on connaît moins encore.

La plus ancienne fontaine dont il nous soit resté quelque chose c'est ce chef-d'œuvre de l'art français qu'élevèrent en 1550 PIERRE LESCOT et JEAN GOUJON près de la vieille église des Saints-Innocents. Cette fameuse fontaine des Nymphes était fort différente à l'origine de celle que nous connaissons. Construite en remplacement d'une fontaine très ancienne, elle occupait l'angle des rues Au Fer et Saint-Denis, et de ses trois arcades une se trouvait sur cette dernière rue, les deux autres donnant sur la rue Au Fer. Quand on démolit, à la fin du XVIII^e siècle l'église des Innocents avec les maisons qui y étaient adossées, on songea à sauver ce bijou de la Renaissance. Il fallait justement une fontaine au nouveau marché aux légumes qui remplaçait l'ancien charnier; on y construisit donc l'édifice que nous voyons aujourd'hui sur lequel furent appliqués les bas-reliefs de JEAN GOUJON. Seulement l'an-

sculpteur PAJOU. Par contre, les trois bas-reliefs représentant des nymphes couchées qu'on voyait au-dessus des robinets restèrent inemployés. On peut les voir au musée du Louvre dans la salle JEAN GOUJON.

*
*
*

HENRI IV établit un contrôle sévère sur les concessions et, lui au moins, sut faire respecter ses édits. Mais il fit mieux. Dans sa sollicitude pour sa bonne ville, il voulut rendre aux fontaines l'eau de source qui alimentait les maisons royales. C'est dans ce but que, pour approvisionner d'eau de Seine le Louvre et les Tuileries, on installa en 1608 au Pont-Neuf la première machine élévatoire, invention de l'ingénieur Flamand LINTLAER, la fameuse Samaritaine. Cet établissement hydraulique avec sa pittoresque décoration, le groupe en plomb doré auquel il devait son nom, son « industrielle horloge » et son carillon, devait faire pendant plus de deux siècles l'amusement des Parisiens. Plusieurs fois restauré et reconstruit à deux reprises, il a fini par disparaître en 1813.

HENRI IV avait aussi pensé à faire rétablir, pour donner de l'eau de source à la rive gauche, l'ancien aqueduc d'Arcueil, abandonné depuis plus de huit cents ans. Après sa mort, MARIE DE MÉDICIS fit reprendre ce projet qui put être mené à bonne fin. Les eaux de Rungis vinrent porter presque au double la quantité d'eau livrée aux Parisiens; elles permirent d'alimenter avec le palais du Luxembourg, quinze fontaines nouvelles.

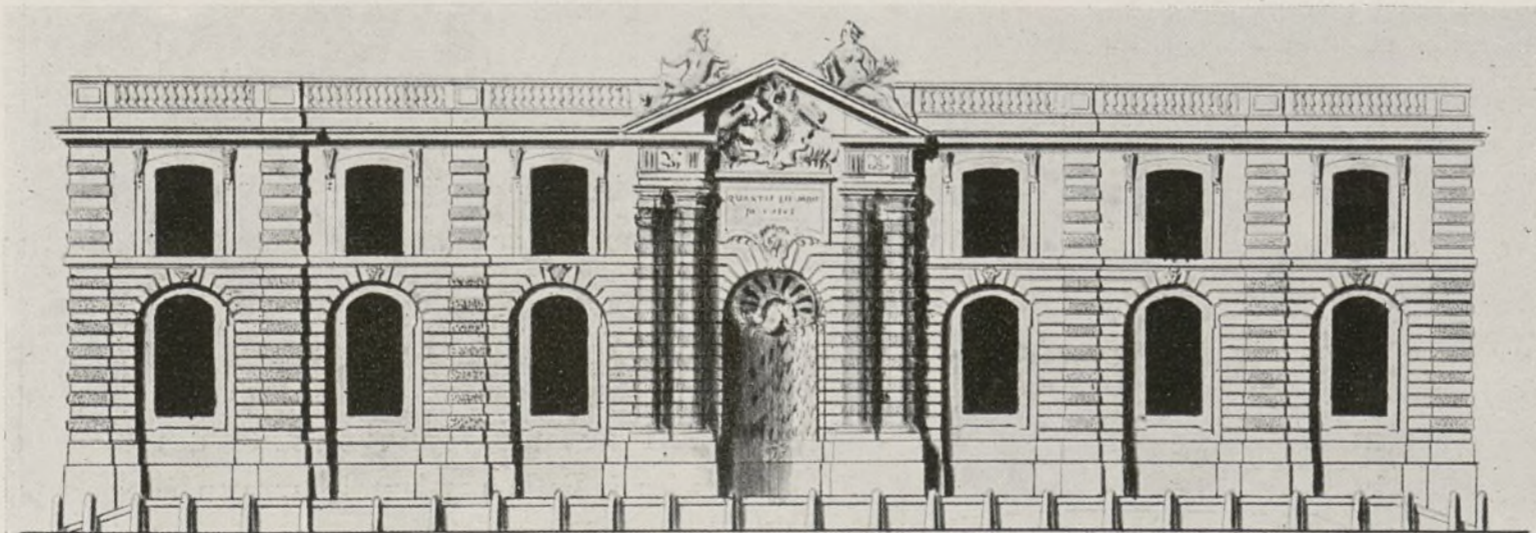
Et malgré ces améliorations on continue à souffrir du manque d'eau. En 1666, la pénurie est telle qu'un arrêt vient encore une fois révoquer toutes les concessions particulières. Et l'on sait par cet arrêt dans quel triste état se trouvaient alors les fontaines publiques : *les unes ne fournissaient plus d'eau et les autres en si petite quantité que les habitants de la bonne ville de Paris en souffraient beaucoup.* Une mesure plus efficace fut, quelques années plus tard l'installation, dans les moulins du pont Notre-Dame, de puissantes machines élévatoires. C'eût été cette fois presque l'abondance, malheureusement on sut mal les entretenir, souvent il leur arriva de s'arrêter, et parfois pour de longues années...

On dut aux pompes du pont Notre-Dame encore quinze nouvelles fontaines, mais après celles-ci on n'en

élève plus guère jusqu'au XIX^e siècle, sinon dans les nouveaux quartiers. On se borna surtout à entretenir celles qu'on avait, à les reconstruire en cas de besoin et à les alimenter quand on pouvait.



Fontaine S^t-Michel et rue de la Harpe (Musée Carnavalet)



Château d'eau du Palais-Royal
Élevée en 1719 sur les dessins de ROBERT DE COTTE, les figures du fronton sont de COUSTOU le jeune (Musée Carnavalet)

cienne fontaine n'avait que trois travées et la nouvelle avait quatre faces à décorer; on dut exécuter de toutes pièces la décoration de cette quatrième face, — et aux cinq nymphes primitives vinrent s'en ajouter trois autres dues au ciseau du



Fontaine Desaix (Musée Carnavalet)

Disons maintenant un mot de l'architecture de ces fontaines, disparues pour la plupart. Celles du XVII^e siècle, qu'elles fussent isolées ou adossées à des constructions, étaient en général assez simples quoique d'une grande variété de forme et de disposition. Une seule rappelle un nom illustre, la fontaine Saint-Victor qu'a remplacée la fontaine Cuvier, et qu'on éleva en 1686 sur les dessins du cavalier BERNIN. Elle n'avait guère de remarquable, au reste, qu'une ornementation compliquée qui contrastait avec le sobre décor des fontaines de 1626 et qui devait par la suite trouver de nombreux imitateurs. Parmi celles du XVIII^e on en peut citer quelques-unes de vraiment monumentales : la fontaine de la rue de Grenelle que décora BOUCHARDON, à qui le Bureau de la Ville enthousiasmé accorda en récompense une pension de quinze cents livres; — la fontaine de la Croix du Trahoir, élevée à l'angle de la rue de l'Arbre-Sec et de la rue Saint-Honoré; — enfin le Château d'eau du Palais-Royal, construit en 1719 sur l'ordre du régent vis-à-vis de ce palais, un monument d'un bel aspect décoratif dessiné par ROBERT DE COTTE et dont les figures du fronton étaient de COUSTOU jeune.

*
*
*

La destinée singulière de la fontaine Desaix lui mériterait une place à part dans une histoire des fontaines parisiennes. On sait qu'elle fut élevée par souscription en 1803, à la suite d'un concours où triompha PERCIER, un architecte que devaient bientôt illustrer d'autres travaux. Ce monument de gloire militaire, assez simple quoiqu'il ait coûté fort cher, n'en semblait

pas moins, placé où il était, destiné surtout à entretenir l'amour des vertus guerrières dans l'âme des ménagères et des porteurs d'eau.

En 1875 la fontaine Desaix disparut de la place Dauphine pour dégager la façade du Palais de Justice; elle fut alors reléguée dans un magasin de la Ville. On a, depuis, parlé plusieurs fois de la réédifier; mais elle avait gravement souffert de l'injure des ans, on recula devant la dépense d'une coûteuse restauration, et Riom, la ville natale de DESAIX, l'ayant demandée pour orner une de ses places, on lui en fit don généreusement.

Dans ses projets d'embellissement de la capitale, NAPOLEON n'eut garde d'oublier les fontaines, monuments vite construits et à peu de frais; Paris lui en a dû un certain nombre dont la plupart sont déjà, du reste, tombées sous la pioche des démolisseurs. Fort maltraitées des connaisseurs de la Restauration et du gouvernement de Juillet, ces fontaines avaient au moins un mérite, celui d'une grande diversité. Et peut-être les a-t-on jugées bien sévèrement : si quelques-unes attestaient un goût déplorable, il y en eut d'assez jolies et d'une réelle originalité.

En première ligne il en faut citer deux qui rappellent la gloire de nos armes et qui à ce titre pourraient être rapprochées de la fontaine Desaix : la fontaine du Châtelet, appelée

aussi fontaine du Palmier, qu'on éleva en 1806 sur l'emplacement de l'ancienne forteresse, et la fontaine du Lion de Saint-Marc dont on décora en 1808 l'Esplanade des Invalides. La première nous est restée; quant à celle-ci, elle a disparu quand l'antique lion de bronze qui en faisait l'ornement — un glorieux trophée des guerres d'Italie — eut repris, en 1814, le chemin de Venise pour être réinstallé sur sa colonne.

Pour les autres, bornons-nous à citer, parmi celles qui existent encore : la fontaine Egyptienne de la rue de



LA POMPE DE LA SAMARITAINE, qui, au-dessus de la seconde Arche de Pont-neuf du côté de Louvre, fut bâtie sous Henri 2^e par un Religieux qui parut encore devant le Roi de Sicile, sous le Règne de Louis 14^e sous le nom de l'Arche de Pont-neuf, fut élevée par les soins de l'Archevêque de Paris, et fut terminée en 1671. Elle fut élevée par les soins de l'Archevêque de Paris, et fut terminée en 1671. Elle fut élevée par les soins de l'Archevêque de Paris, et fut terminée en 1671.

(Musée Carnavalet)



Ayuntamiento de Madrid Fontaine projetée par N. PONS, pour la place de la Bastille (Musée Carnavalet)

Sèvres; — la fontaine de Mars, située rue Saint-Dominique en face l'hôpital militaire du Gros-Caillou, — celle de la Halle au blé, adossée à la fameuse tour construite dans l'ancien hôtel de Soissons pour RUGGIERI, l'astrologue de CATHERINE

DE MÉDICIS. Et parmi les disparues, rappelons la fontaine de la Pointe Saint-Eustache qui, située au pan coupé des rues Montmartre et Montorgueil, avait remplacé l'ancienne fontaine des Halles, — la fontaine de la rue l'Echelle,

ou fontaine du Diable, que constituait un élégant obélisque; — la fontaine de la place de l'École, — la fontaine Saint-Ambroise, — la fontaine Censier, — la lourde fontaine de la Paix, qui se trouvait perdue au milieu de la place Saint-Sulpice; — et n'oublions pas la fontaine

du Regard, à qui un joli bas-relief dans le goût de la Renaissance, la *Léda* du sculpteur VALOIS, a fait trouver un asile dans le Jardin du Luxembourg où on l'adossa à la fontaine de Médicis.

Enfin donnons un souvenir au lamentable éléphant dont on a vu longtemps la monstrueuse silhouette sur la place de la Bastille. Cet éléphant n'était d'ailleurs qu'un modèle en plâtre de la fontaine colossale projetée par NAPOLÉON, mais ce modèle avait, avec les machines, coûté 153.000 francs et il en aurait fallu encore plus de 400.000 pour achever la fontaine. Doit-on s'étonner qu'on y ait renoncé?

Sous le règne de LOUIS-PHILIPPE on devait encore édifier quelques fontaines. Près du Jardin des Plantes, la fontaine Cuvier vint décorer l'angle

des rues Cuvier et Linné, — la fontaine Molière en 1844 remplaça avantageusement la vieille fontaine Richelieu; — la fontaine de Charlemagne, située derrière l'église Saint-Paul, celles de la Roquette et de Charenton sont de la même époque; ce furent les dernières. Sur l'esplanade du boulevard Saint-Martin, Paris avait vu enfin — et avec quelle allégresse! — les affreux lions du Château-d'eau cracher à flots l'eau de l'Ourcq dans son vaste bassin. Ce Château-d'eau, aujourd'hui re-

légué aux abattoirs de la Villette, a marqué l'avènement d'un régime nouveau. Bientôt on trouverait l'eau en abondance à des milliers de bornes-fontaines, on la recevrait chez soi à profusion; — et l'on verrait disparaître l'engeance des porteurs d'eau! Nos vieilles fontaines

dès lors perdirent toute leur importance; vers le milieu du siècle certaines d'entre elles, — la fontaine Molière, celle des Innocents, celle du Palmier, par exemple, — cessèrent même d'être fontaines de puisage et n'eurent plus qu'un rôle décoratif. Et pour les autres, on ne les ménagea guère: des quatre-vingts fontaines que comptait Paris vers 1840, c'est à peine s'il nous en reste vingt aujourd'hui.

Regardons ces vieilles fontaines, et en voyant le mince filet d'eau qu'épanche leur nymphe avare, disons-nous avec satisfaction qu'aujourd'hui chacun en peut voir couler autant sur son évier.

CHARLES NICOLLE



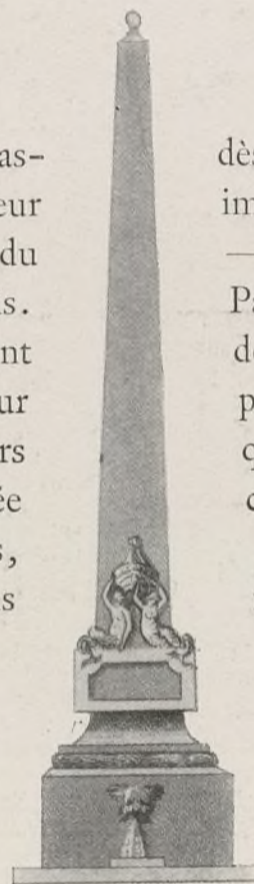
Fontaine des Quatre Maris (Musée Carnavalet)



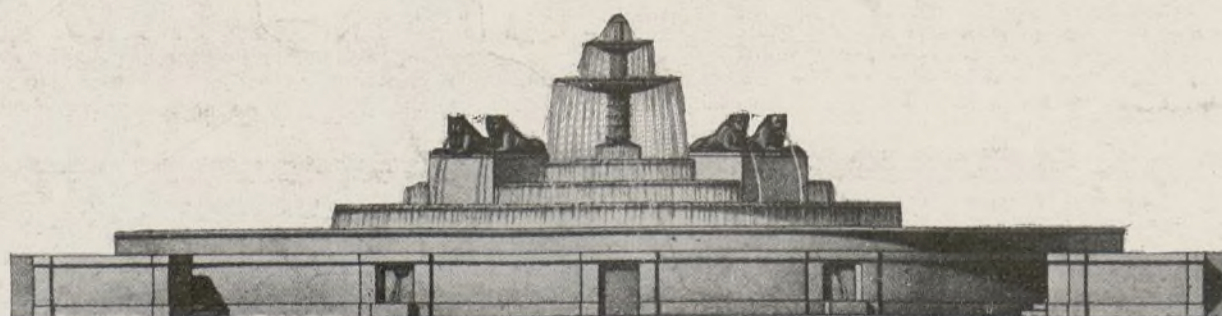
Fontaine de la Croix du Tiroir (Musée Carnavalet)



Fontaine du Regard (Musée Carnavalet)



Fontaine du Diable



Ayuntamiento de Madrid (Musée Carnavalet)